

**L’empreinte arabe à Malte :  
« *Rahal* », du campement au bourg,  
ou la toponymie à la rescousse de la géographie et de  
l’histoire en l’absence de description et de texte**

Jean-Marie MIOSSEC<sup>1</sup>  
Université Paul Valéry-Montpellier  
UMR GRED

Figure de proue des civilisations méditerranéennes au Néolithique, avec la floraison des temples gigantesques, relais obligé entre la Phénicie et le bassin occidental de la Méditerranée puis colonie carthaginoise, Malte a perdu son rôle stratégique pendant la *Pax romana* et n’abrita par la suite qu’une modeste garnison byzantine.

La conquête menée par les Aghlabides de Tunis change la donne. Malte est non seulement occupée par les troupes arabes, mais la population initiale des îles disparaît. Lors de l’invasion, les Maltais se seraient enfuis, auraient été tués ou emmenés en esclavage. Ibn ‘Abd al-Mun‘im al-Himyari<sup>2</sup> affirme que Malte était devenue « une ruine

---

<sup>1</sup> Ce texte reprend, en le développant, la communication présentée sous le même titre lors de la journée d’études organisée par Samia Miossec-Kchir à l’université Paul Valéry-Montpellier le 30 décembre 2018 sur « interactions culturelles en Méditerranée centrale : Tunisie, Sicile, Malte ». Je suis redevable à mon épouse des traductions et translittérations de l’arabe au maltais et au français et vice versa.

<sup>2</sup> On sait peu de choses sur cet auteur, ou, plus exactement sur les membres de la famille ‘Abd al-Mun‘im al Himyari si ce n’est, d’après Evariste Lévi-Provençal, qu’une première rédaction du dictionnaire intitulé *Kitâb al-Rawdh al-Mi‘târ fi khabar al-aqtâr* aurait vu le jour à la fin du VII<sup>e</sup>/XIII<sup>e</sup> siècle et une seconde en 866/1461. Nous utilisons la version éditée en 1975 par Ihsân ‘Abbâs, Librairie du Liban (une réédition identique est parue en 1984).

inhabitée » après sa conquête<sup>1</sup> : « *Fa-baqiyat ba'd dhalika Jazirat Malta khirba ghayr 'âhila* », « après cela (l'épisode de la conquête armée), l'île de Malte est restée en ruine et non habitée » (encadré).



Malte<sup>14</sup> : جزيرة من الجزائر التي تلي جزيرة صقلية ، وهي في القلعة من مسينة بينها وبين [صقلية] بحري واحد ، وكانت قبل هذا للمسلمين ، وفيها مراس منشأة للسفن [بشجارها الصنوبر والمرمر والزيتون] وطولها ثلاثين ميلاً ، وفيها مدينة من بinaan الأول ، كان يسكنها الروم .  
ما بنى به قصره الذي بسوسه داخلًا في البحر ، والمسلك إليه على قنطرة [وكان ذلك سنة خمس وخمسين ومائتين] <sup>15</sup> بقيت بعد ذلك جزء مالطة خربة غير أهلة ، إنما كان يدخلها النشأمين للسفن ، فإن العود فيها أسكن ما يكون<sup>16</sup> والصيداين للحموت لكثرة في سواحلها وطيبه ، والشائرون للمسئل فإنه أكثر شيء هناك .

Dans le dictionnaire *al-Rawdh al-Mi'târ*, p. 520, al-Himyari décrit en détail Malte : positionnement, pêche et élevage... « Ses arbres sont : le pin, l'araar et l'olivier... [Vers 250 h.] « l'île de Malte est en ruine et n'est pas habitée »

Encadré : Malte vue par al- Himyari, (*Kitâb al-Rawdh al-Mi'târ fi khabar al-aqtâr*, Librairie du Liban, 1975).

<sup>1</sup> Paradoxalement, l'ouvrage d'Ibn 'Abd al-Mun'im al-Himyari, *Kitâb al-Rawdh al-Mi'târ fi khabar al-aqtâr* (« Le livre du jardin parfumé à travers l'information sur les pays »), cité dès 1966 par Mohamed Talbi dans sa thèse, est longtemps demeuré inconnu des historiens de Malte, tout comme la thèse de Mohamed Talbi (Mohamed TALBI, *L'émirat aghlabide, 184-296/800-909. Histoire politique*, Adrien- Maisonneuve, 1966, 767 pages). Celui-ci était l'élève d'Evariste Lévi-Provençal, le découvreur du dictionnaire d'al-Himyari et qui avait publié, dès 1931, une partie de l'œuvre d'al-Himyari et sa traduction. Ce n'est apparemment qu'au début des années 1990 qu'al-Himyari a été « découvert » par les linguistes et historiens maltais : cf. Joseph BRINCAT, *Malta 870-1054 : Al-Himyari's Account*, FIS, Said International, 1991, 22 pages ; J. BRINCAT, *Malta 870-1054 : Al-Himyari's Account and its Linguistic Implications*, Said International, 1995, 52 pages ; Charles DALLI, « « Greek », « Arab » and « Norman » Conquests in the Making of Maltese History », *Storja*, 2003-2004, pp. 9-20 ; Godfrey WETTINGER, Malta in the high middle age, *Melita Historica*, XV, 4, 2011, pp. 367-390. Le texte du *Rawdh* d'al-Himyari avait également échappé à Michele Amari auteur de la *Storia dei musulmani di Sicilia*.

Ibn Hawqal<sup>1</sup>, affirme lui aussi que, vers la fin du X<sup>e</sup> siècle, Malte était déserte : « On compte au nombre des îles connues, quoique inhabitées, l'île de Malte, située entre la Sicile et la Crète où vivent de nos jours des ânes qui sont devenus sauvages, ainsi qu'une immense quantité de moutons, et qui produit du miel : aussi les étrangers y abordent-ils avec des provisions pour recueillir ce miel et faire la chasse aux ânes et aux moutons. Les moutons n'ont guère de débit [ne se vendent pas], mais les ânes peuvent être exportés, vendus et mis en service ailleurs » (Ibn Hawqal)<sup>2</sup>.

Ces deux textes sont évidemment importants et font figure de pavé dans la mare : à l'issue de son attaque par les armées arabes venues de Sicile, l'archipel aurait été vidé de sa population. Après une période de quatre-vingts ans, pendant laquelle il serait resté inhabité et temporairement fréquenté, les Arabes l'auraient repeuplé. Ainsi, comme le pense Anthony T. Luttrell, « Malta was largely or wholly depopulated after 870 and it could have been resettled with Arabic speaking Muslims and miscellaneous slaves and captives. In this case there would be no continuity of a Maltese 'race' or of an indigeneous Christian or Pauline tradition »<sup>3</sup>. Il

---

<sup>1</sup> Géographe du IV<sup>e</sup>/X<sup>e</sup> siècle. Son ouvrage principal est *Kitâb al-Masâlik wa-l Mamâlik* (356/967) repris sous le titre *Kitâb Sûrat al-ardh* (367/977) complété sous le même titre en 378/988.

<sup>2</sup> Abû Hâmid al-Andalusî, dans *Tuhfat al-albâb* y voit lui aussi « une grande île remplie de moutons gras sans propriétaire ». Al-Nuwayrî (*Nihâyat al-Arab fi Funûn al-Adab*) parle de l'île de Malte parmi celles que « les Musulmans (en) ont saccagé (la plupart) pendant la période de l'islâm en y faisant des expéditions » et pour lui, qui écrit au XIV<sup>e</sup> siècle, « en son milieu se trouve une seule ville ». Quant à al-Idrîssî, dont l'œuvre géographique *Nuzhat al-Mushtâq* est datée de 1154, « Malte est grande et pourvue à l'Orient d'un mouillage abrité. Elle possède une ville et abonde en pâturages, en moutons, en fruits et en miel ».

<sup>3</sup> Anthony LUTTRELL, « Ibn Hawqal and Tenth Century in Malta », *Hyphen*, 1987, pp. 157-160. L'avis d'Anthony Luttrell a évolué puisqu'en 1975 il estimait que « A group of texts describing Malta as inhabited only by sheep and donkeys apparently results from a confusion, and should be ignored » (A. LUTTRELL, « Approaches to Medieval Malta », in Luttrell

semble donc que la « Malte arabe » le soit pleinement ; à la différence de la Malte romaine, qui est un placage de l'administration et de quelques garnisons, encadrant les populations indigènes, la Malte arabe procède – ou procéderait -, après une élimination quasi totale des autochtones, d'un repeuplement à dominante arabe. On entrevoit l'importance de cette analyse et les enjeux qu'elle implique quant aux réflexions et débats relatifs à l'identité des Maltais.

### ***Un archipel vidé de sa population par les Aghlabides***

En Sicile, à la suite d'une longue guérilla, Syracuse est prise en 264/878 et, *in fine*, vingt-quatre ans plus tard, Taormine<sup>1</sup>. Mais, avant même de réduire l'ensemble de la Sicile, dédaignant Malte sur leur flanc droit, les Aghlabides, avec la complicité de plusieurs cités du Sud de l'Italie, poursuivirent leur assaut dans la péninsule italienne jusqu'à Tarente, Brindisi et Rome (231/846) puis Bari<sup>2</sup>.

---

(ed.), *Medieval Malta. Studies on Malta before the Knights*, The British School at Rome, 1975, pp. 1-68). Mais dans la réédition récente (2018) de son recueil d'articles *The Making of Christian Malta*, Routledge, multipagination, il reproduit tel quel le texte de 1975, sans mise à jour ni postface, et, dans l'introduction, seule nouvelle contribution de cette réédition, il est très discret sur les Arabes à Malte (6 lignes dans "Medieval Malta : Approaches and Reproaches" sur 17 pages) et estime que les vues de Godfrey Wettinger n'ont connu que des additions marginales.

<sup>1</sup> Palerme passa aux mains des Arabes en 216/831 à l'issue d'une année de siège. La prise de Taormine, sous la conduite directe de l'Emir Ibrahim II en personne, se solda par des atrocités, l'exécution des prisonniers, l'assassinat de l'évêque Procope sur l'ordre de l'Emir, et la vente, avec le butin, des rares survivants.

<sup>2</sup> Jules GAY, *L'Italie Méridionale et l'Empire Byzantin: depuis l'Avènement de Basile Ier jusqu'à la prise de Bari par les Normands (867-1071)*, Nabu press, [1904] 2011, 672 pages ; Henri PIRENNE, *Mahomet et Charlemagne*, Club des Libraires de France, [1937] 1961, 258 pages ; M. TALBI, *L'émirat aghlabide, op. cit.* ; Jean-Marie MARTIN, *La Pouille du VI<sup>e</sup> au XII<sup>e</sup> siècle*, Ecole française de Rome, 968 pages.

C'est dans le contexte d'un renforcement de l'agitation sur le sol même de la Sicile, un nouveau « guêpier sicilien »<sup>1</sup>, et de lutte pour le pouvoir<sup>2</sup>, avant même le reflux des Aghlabides de la péninsule, que Malte passe aux mains des Arabes en 255/869. Immédiatement reconquise par les Byzantins, elle est définitivement conquise par les Aghlabides en 870, sous la conduite du chef de l'escadre surnommé Habachî, homme à poigne, qui deviendra peu après gouverneur de Sicile<sup>3</sup>.

Il faut certainement replacer la conquête de Malte dans le cadre de la persistance de la sédition d'une partie de la Sicile, des accrochages constants avec les Grecs et d'une conquête difficile par les Arabes et dans celui de la politique « musclée » de l'Emir Ibrahim II, despote sanguinaire, et de ses gouverneurs<sup>4</sup>.

---

<sup>1</sup> M. TALBI, *L'émirat aghlabide, op. cit.*

<sup>2</sup> Peu après la conquête de Malte, le gouverneur de la Sicile est assassiné, tout comme son père, gouverneur lui aussi : « En l'espace de moins de trois ans on ne compte pas moins de six gouverneurs qui se succédèrent à Palerme » (M. TALBI, *L'émirat aghlabide, op. cit.*). Confronté aux rivalités internes, en particulier entre Arabes et Berbères – véritable guerre civile –, aux intrigues de palais avec les assassinats, les destitutions et les demandes de relèvement des gouverneurs qui se succèdent à un rythme endiablé, à la résistance et aux contre offensives des Byzantins, à la méfiance des autochtones, la Sicile s'enlisera dans les troubles et les dissensions internes et demeurera ingouvernable, d'où la succession de périodes d'apathie et celles de violences et de répressions sanglantes.

<sup>3</sup> Ahmed, dit Habachî, Ibn 'Umar ben 'Abd Allah Ibn Ibrahim Ibn al-Aghlab est un petit-fils du fondateur de la dynastie aghlabide. En 869-870, il commande la flotte basée à Palerme. Il est alors sous les ordres du gouverneur de la Sicile, Muhammad Ibn Hafâgâ qui vient de succéder à son père, assassiné. C'est par excès qu'Anthony Luttrell attribue la conquête de Malte au « governor of Muslim Sicily » (A. LUTTRELL, « Approaches to Medieval Malta », *op. cit.*). Habachî sera, ultérieurement, à trois reprises gouverneur de la Sicile, rétablissant, à chaque fois avec vigueur et avec force massacres des populations des cités et campagnes passées aux Byzantins, la situation au bénéfice des Aghlabides.

<sup>4</sup> Sur la politique extérieure des Aghlabides, en particulier en Sicile et dans la péninsule continentale, la « Grande Terre » (*al-Ardh al-Kabîra*), cf. M. TALBI, *op. cit.*, pp. 380-536.

La violence de la conquête de Malte a été soulignée : l'église (ou basilique ?) fut rasée. Ses matériaux les plus précieux furent réemployés par Habachî dans la mosquée et le fortin qu'il se fit édifier près de Sousse, à Ksar Habachî, en y faisant graver cette inscription qu'à pu y lire Ibn al-Jazzâr : « Chaque dalle taillée, chaque colonne de marbre qui se trouve dans ce fortin, provient de l'église de Malte, apportée par Habachî Ibn 'Umar dans l'espoir de mériter ainsi l'agrément de – Dieu Puissant et Glorieux ! – et ses bontés<sup>1</sup> ». L'évêque de Malte fut envoyé en captivité à Palerme<sup>2</sup>. Pour Mohamed Talbi, la destruction de l'église, « Cette rigueur inhabituelle, lorsqu'il s'agit d'un lieu de culte, laisse supposer que les Maltais furent accusés d'avoir rompu leur *'ahd*, peut-être en prêtant main forte aux Byzantins venus libérer l'île »<sup>3</sup>. Le *'Ahd* est, à la fois, le diplôme d'investiture, le document qui légitime une autorité en lui donnant une base juridique et un traité d'alliance qui vaut

---

<sup>1</sup> IBN AL-GAZZAR, *Kitâb al-Ûyûn*, cité et traduit par M. TALBI, *op. cit.* La dispersion des ruines et leur emploi est d'une pratique courante : al-Bakri l'évoque pour les ruines de Carthage, disséminées sur les rives de la Méditerranée quand il rapporte que « le marbre de cette métropole antique est tellement abondant que même si tous les habitants de l'Ifrîqiya se mettaient à la vider de ce matériau et à le transporter ailleurs, il en resterait encore » (AL-BAKRI, *Masâlik* ; ainsi, « l'exploitation de vestiges [de Carthage] comme carrière de matériaux tant pour Tunis que pour les villes autour de la Méditerranée, s'est poursuivie depuis le Moyen Age jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle aboutissant au nivellement de son sol rendu aux cultures » (Abdelmajid ENNABLI, « Carthago.Carthage », in Samir GUIZANI, Mohamed GHODHBANE et Xavier DELESTRE (eds), *Regards sur le patrimoine archéologique de la Tunisie antique et islamique*, Nirvana, 2013, 323 pages. Notons, en contrepartie, qu'un millénaire après la conquête de Malte par les Arabes et le emploi à el-Kantaoui des vestiges de l' « église » de Malte, le cardinal Lavigerie fit venir de Malte, en 1884, un navire transportant les pierres du fameux calcaire à globigérine, extraites des carrières de Malte, afin d'édifier la basilique Saint-Louis à Carthage, lui donnant cette teinte ocre dorée typique des édifices maltais.

<sup>2</sup> Il croupissait dans les geôles palermitaines huit ans plus tard quand le moine Théodose, ramené captif de Syracuse après sa chute, l'y rejoint. Ils n'en sortirent, en contrepartie d'une rançon, qu'en 885...

<sup>3</sup> *Ibid.*

engagement. En ce cas, le traité d'alliance entre les Aghlabides et les non Musulmans de Malte aurait été rompu par ces derniers en 869-870. En règle générale, en ces périodes troublées, les représentants d'un territoire menacé avaient la possibilité de négocier l'*amân*, un accord de sauvegarde de leurs vies et de leurs biens, moyennant concession. Le viol de l'accord se traduisait presque toujours par une répression impitoyable<sup>1</sup>. La déportation des Maltais, en 870, inaugure une période de razzias sur les littoraux de la Méditerranée centrale, de prélèvements, parfois massifs, de populations. Les razzias musulmanes et chrétiennes vont durer jusqu'au XVII<sup>e</sup> siècle. Il ne fut pas rare que la quasi totalité de la population des territoires razzisés soit emmenée en captivité.

---

<sup>1</sup> Les chroniqueurs, quelle que soit leur appartenance, qu'ils soient musulmans ou chrétiens et que cela concerne une conquête des uns ou des autres, relatent tous une extrême violence et des actes radicaux de « vidange » totale des habitants des lieux conquis. Lors de la conquête de la Sicile, en 252/867, les représentants de Troina violèrent l'accord, la ville fut emportée et ses habitants emmenés comme captifs ; la même année il en fut ainsi de Raguse, où à part quelques représentants de la haute société, tout le reste, personnes libres, esclaves, biens, bestiaux revinrent aux conquérants comme butin de guerre. A chaque attaque de villes et forteresses, prises de panique, les populations s'enfuient : ce fut le cas des habitants de Reggio qui tomba en 275/889. Lors de la chute de Syracuse, si l'on suit Ibn 'Idari, tous les survivants de la garnison, 4 000 hommes, furent passés par les armes, les civils qui échappèrent au massacre furent tous envoyés, captifs, escortés d'esclaves noirs, à Palerme et Syracuse fut livrée au pillage pendant deux mois. C'est al-Himyari - le même qui relate la conquête de Malte - qui est la principale source de la description de la chute de Taormine, dernière place byzantine en Sicile (289/902) : « La ville ayant été prise de vive force, sans qu'il y eût la moindre négociation de reddition (...) elle fut livrée au massacre, au feu et au pillage. Les combattants faits prisonniers furent passés au fil de l'épée. Les autres captifs furent soit vendus soit distribués aux vainqueurs avec le reste du butin » (M. TALBI, *op. cit.*). Il est vrai que cette dernière hécatombe fut le fait, direct, de l'Emir Ibrahim II qui menait alors lui-même le combat en Sicile, le même Ibrahim II qui, a trois reprises, nomma Habachî gouverneur de l'île et de ses dépendances insulaires.

Quoiqu'il en soit, les îles de Malte ou l'île de Malte seule<sup>1</sup>, ont certainement été dévastées en 870, leurs populations débusquées, soit tuées, soit emmenées en captivité, soit forcées à se convertir. Il est possible que Himiyarî et Ibn Hawqal, qui ne sont pas contemporains des faits, aient brossé un tableau radical. Il est peu vraisemblable que le ratissage des troupes Aghlabides ait été total et que quelques familles et individus n'aient pu subsister dans les îles, cachés dans leurs innombrables grottes<sup>2</sup>, catacombes et abris. Mais ces pratiques d'éradication étaient chose courante. Elles répondaient au besoin de se pourvoir régulièrement en esclaves car l'économie ne pouvait alors « subsister que par l'apport sans cesse renouvelé d'éléments périphériques ou extérieurs »<sup>3</sup> en raison des affranchissements et du fait que selon le *fiqh*, le droit musulman, naît libre l'enfant d'un homme libre et de la femme esclave. Le retour à la stabilité, dans l'Ifrîqiyya quelques décennies après la conquête, nécessita le recours accru aux esclaves employés non seulement dans les métiers ancillaires mais aussi dans l'agriculture.

Il semble donc que, dans un premier temps, immédiatement après la prise de Malte, les Arabes s'en désintéressèrent. Les Aghlabides ont, cependant, vraisemblablement laissé sur place une garnison avec des guetteurs répartis sur les côtes. Vidée totalement ou presque de ses habitants, la citadelle byzantine de Mélité<sup>4</sup> rasée, le site religieux de Tas-Silg lui aussi dévasté, l'archipel a vivoté, laissant libre cours à la prolifération et à la divagation des ânes et des moutons. La carence de sources écrites en langue latine permet toutes les suppositions et génère un nouveau *mystère maltais*<sup>5</sup>. Il est cependant attesté que la

---

<sup>1</sup> On dispose de très peu d'information sur Gozo. De toute manière elle devait être très peu peuplée.

<sup>2</sup> Cf. dans G. WETTINGER, *Place-Names of the Maltese Islands ca. 1300-1800*, PEG, 2000, 645 pages les nombreuses références aux grottes (*ghar* en maltais comme en arabe) : 82 occurrences dont 70 localisées, depuis *Ghar tal-bahrin*, « la grotte des marins », à Bugibba, à *Ghar zibla*, à traduire par « la grotte des ordures » au Jebel Cantar.

<sup>3</sup> Robert BRUNSCHVIG, 'Abd, *E.I.2*, 1991, pp. 25-41.

<sup>4</sup> Mellita est un village des Îles Kerkennah.

<sup>5</sup> Le premier mystère est celui de l'origine des peuples responsables de l'édification des gigantesques temples mégalithiques.



*mystère maltais*<sup>1</sup>. Il est cependant attesté que la conquête arabe a été une coupure et que, même si tous les Maltais n'ont pas été exfiltrés avec quelque vigueur de leurs îles, il n'en est pas resté beaucoup pour pouvoir étayer la thèse, traditionnellement défendue, qu'en 870, les rescapés chrétiens de la conquête se convertirent et que ce sont leurs descendants qui, avec l'arrivée des Normands, en 1127, apostasièrent et relevèrent très haut l'étendard de la chrétienté.

### ***Brève chronologie de Malte au Moyen Age***

533 A partir de cette date, signes d'une présence sporadique des Byzantins à Malte.

827 Débarquement des Arabes en Sicile (Règne de Ziyâdat Allah I<sup>er</sup>).

835-846 Invasion de l'Italie du Sud par les Aghlabides.

869 Raid sans lendemain des Arabes à Malte.

870 **Conquête aghlabide de Malte** (29 août, sous la conduite de Habachî).

### ***Malte, île déserte ou quasi déserte où vagabondent ânes et moutons***

878 Prise de Syracuse (règne d'Ibrâhîm II).

902 Prise de Taormine par Ibrâhîm II lui-même.

909 Fin de l'émirat aghlabide en *Ifriqiyya*, début des Fatimides.

972 Fondation de l'émirat ziride en *Ifriqiyya* : Malte, la Sicile et Tripoli directement gouvernés à partir du Caire.

### ***Début du repeuplement de Malte par des populations musulmanes, arabes et berbères et leurs esclaves ; essor du pastoralisme et des rahal-s***

1048 Reconstruction de Mdina, capitale de Malte (règne de al-Mu'izzli-Din Allah).

---

<sup>1</sup> Le premier mystère est celui de l'origine des peuples responsables de l'édification des gigantesques temples mégalithiques.

Invasion de l'*Ifriqiyya* par les Hilaliens après la rupture zirido-fatimide.

1053 Echec d'un raid byzantin sur Malte.

1061-1091 Conquête de la Sicile par les Normands.

1091 Raid sans lendemain du Normand Roger I sur Malte.

1127 **Conquête de Malte** par Roger II.

1240 Gilibertus (gouverneur de Malte sous Frédéric II Hohenstaufen).

### ***Première évaluation de la population encore majoritairement musulmane***

XIII<sup>e</sup> – XV<sup>e</sup> siècles ***Christianisation de l'archipel***

1530 Implantation à Malte de l'Ordre des Hospitaliers de Saint Jean de Jérusalem (Chevaliers de Malte).

Pour décrire ces décennies d'occupation arabe, les historiens ne disposent que d'indices extrêmement ténus et les vestiges archéologiques sont d'un faible renfort. Nathaniel Cutajar, conservateur du musée national de La Valette, note que pour le Xe siècle, à la différence de Mdina, en milieu rural, rares sont les éparpilllements de céramiques importées de Tunisie et de Sicile et que les ustensiles de cuisine attestés dans les couches de la période arabe sont grossiers et attestent d'une population fruste<sup>1</sup>. Les investigations de David Hahs<sup>2</sup> confirment un hiatus dans les débris de poteries durant le haut Moyen Age avec peut-être un renouveau à partir du XIIe siècle. Ne peut-on pas envisager que l'archipel est demeuré presque vide d'habitants pendant près d'un siècle après la conquête de 870 et qu'il est devenu une zone d'élevage extensif de moutons et d'ânes<sup>3</sup> ? Malte aurait été un espace de prédation, où faisaient relâche

---

<sup>1</sup> Nathaniel CUTAJAR, « Arabes et Normands à Malte », *Dossiers d'archéologie*, 2001, 267, pp. 76-85.

<sup>2</sup> David HAHS, *Medieval Malta: Abandoned Villages, Chapels and Farmhouses* Florida State University Libraries, 2010, 118 pages.

<sup>3</sup> Et peut-être de dromadaires puisque en 1239, Paolino de Malte, le procureur de Frédéric II à Malte, lui faisait parvenir, chaque année, huit

marins et commerçants afin de s'approvisionner en moutons, ânes, bois et miel. Se basant sur un court extrait de al-Dimashqî qui signale l'existence, à Malte, d'un monastère où les moines élevaient des moutons<sup>1</sup>, Godfrey Wettinger a pris le parti d'estimer que tous les lieux-dits dont le toponyme est « monastère », « couvent » (*dejr* dans la toponymie de Malte et *dayr* en arabe classique) pratiquaient le pastoralisme : « I, therefore, decided that all the other *dejr* place-names were connected to the practice of pastoralism »<sup>2</sup> et il estime que le repeuplement de Malte y est lié.

Du IX<sup>e</sup> siècle au XIII<sup>e</sup> siècle, nous ne disposons, à ma connaissance, d'aucun document écrit et de très peu d'artefacts pour connaître la population de ces îles et leur genre de vie. Seule la toponymie qui en est héritée est de quelque aide. Et, parmi ces noms de lieux, un terme revient sans cesse dans la campagne maltaise : *rahal*.

### *L'arabisation de Malte*

Une question demeure : comment expliquer la prolifération des noms de lieux arabes, ou directement dérivés de l'arabe, dans un archipel qui n'aurait pas été repeuplé, pendant un certain temps, par des populations parlant arabe ? Comment des îles quasi désertes, visitées sporadiquement, auraient-elles pu se couvrir, en très peu d'années, d'une toponymie arabe ubiquiste ?

Cette ubiquité des toponymes maltais est donc un autre *mystère*. Si l'on suit les chroniqueurs arabes, l'archipel, déserté, n'aurait commencé à être repeuplé qu'à partir de 1045 et 82 années plus

---

dromadaires, parmi d'autres animaux (chevaux, léopards, faucons etc.), (A. LUTTRELL, 1975, *op. cit.*, qui se réfère à WINKELMAN).

<sup>1</sup> « Galita [Malte] connue sous le nom d'île aux moutons. On en trouve en effet beaucoup vivant à l'état libre, paissant et se multipliant. Rarement un individu en égorge. Pareils à des bêtes sauvages, ils fuient les hommes. Il y a sur cette île un couvent nommé Couvent des moutons » (al-Dimashqî, *Kitâb Nukhbat ad-dahr*).

<sup>2</sup> G. WETTINGER, « Malta in the high middle age », *Melita Historica*, XV, 4, 2011, pp. 367-390.

tard, les Normands y font reconnaître leur autorité. Certes, il est admis et attesté que les Musulmans demeurèrent majoritaires jusqu'au delà de 1240. Ainsi, dans l'hypothèse basse, les Arabes eurent 82 ans (1045-1127) – à peine trois générations – pour arabiser les noms de lieux ; dans l'hypothèse haute 195 ans (1045-1240) ; et dans une hypothèse très haute, de 870 à 1240, 370 ans. C'est dans tous les cas dans ces fourchettes que la toponymie de Malte s'élabore puisque, d'après Aquilina<sup>1</sup>, Blouet<sup>2</sup> et Wettinger<sup>3</sup>, il n'existe presque pas de noms de lieux pré-arabes à Malte. La toponymie de l'archipel est donc essentiellement arabe, d'un arabe souvent très pur et pré-hilalien<sup>4</sup>.

Ainsi l'histoire de Malte connaît, vers la fin du IXe siècle une rupture majeure : l'archipel est vidé de sa population originelle, le christianisme y disparaît, le changement linguistique est net, en particulier presque aucun nom de lieu antérieur à la période arabe ne subsiste, la quasi totalité de la toponymie antérieure à la période de

---

<sup>1</sup> Joseph AQUILINA, *The structure of Maltese*, RUM, 1959, 240 pages, du même, 1976, *Maltese linguistic surveys*, The University of Malta, 216 pages; du même, 1961, *Influenze arabe sulla toponomastica Maltese*, VII *Congresso Internaz. Di Scienze Onomastiche*, pp. 131-146.

<sup>2</sup> Brian BLOUET, *The changing Landscape of Malta during the rule of the Order of St John of Jerusalem 1530-1798*, Univ. of Hull, 1964, 448 pages: « It is unlikely that place-names describing transitory objects would survive such an upheaval in any great numbers and widely distributed names, indicative of woodland, crops etc. probably have their origin at sometime after the Arab conquest. » « Il est peu vraisemblable que des toponymes décrivant des objets transitoires aient pu survivre à un tel bouleversement en nombre significatif et les noms très répandus qui dénotent des bois, des cultures etc. trouvent probablement leur origine dans une période postérieure à la conquête arabe » (traduction P. Sanguy).

<sup>3</sup> G. WETTINGER, *op. cit.*

<sup>4</sup> Martine VANHOVE, « De quelques traits préhilaliens en maltais », in J. AGUADE, Patrice CRESSIER et A. VICENTE (éds.), *Peuplement et Arabisation au Maghreb Occidental (Dialectologie et Histoire)*, Casa Velazquez - Universidad de Zaragoza, 1998, pp. 97-108. Cf. aussi Yassir BENHIMA, « Quelques remarques sur le nomadisme préhilalien au Maghreb (VIII<sup>e</sup>-XI<sup>e</sup> siècle) », *Mélanges de la Casa de Velazquez*, 39-2, 2009, pp. 209-227.

l'Ordre de Malte est d'origine arabe. La plupart des noms de lieux actuels, en particulier en milieu rural, ont donc été fixés aux IX<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècles par des arabophones, ils n'ont pas été gommés par la suite, et l'un de ces toponymes nous révèle l'évolution du cadre de vie et du peuplement.

### *D'Araar (gharghar<sup>1</sup>) à Zejtun : les noms de lieux*

Il ne s'agit pas, ici, d'engager l'analyse approfondie des termes arabes hérités, présents aujourd'hui dans l'archipel. Cet essai est tenté par ailleurs<sup>2</sup>. Bornons nous à dresser quelques éléments du paysage maltais et des termes qui l'illustrent, spécifiant que, dans ce qui suit, tous les noms en *italiques*, sont d'origine arabe voire sont exactement le même terme, le terme arabe originel étant indiqué si le maltais en est relativement éloigné.

Les îles sont rocailleuses : le caillou, la pierre (*hagar*) sont omniprésents dans un ensemble insulaire marqué par la stratification de roches à prédominance calcaire. Se succèdent à Malte, des couches de calcaires coralliens inférieurs, un épais entablement de calcaires à globigérine, une fine sédimentation de marnes bleues qui sont à leur tour surmontées de calcaires coralliens supérieurs, très résistants.

Malte est une île, *gzira*, plur. *gzejjer*, entourée par la mer, *bahar*. Les cours d'eau, *wied*, *y* sont temporaires. Les hauteurs sont modestes, il s'agit de collines (*hotba* en maltais, *hadhba* en arabe),

---

<sup>1</sup> *Gh* en maltais correspond au *ain* arabe. Le maltais, langue sémitique issue de l'arabe s'écrit en caractères latins mais l'alphabet maltais compte 30 lettres afin de s'adapter à la prononciation arabe. On dispose désormais d'un bon dictionnaire français-maltais et maltais français : Joseph CUTAYAR, *Dictionnaire maltais-français, dizzjunarju malti-franciz*, 2007a, L'Harmattan, 661 pages ; *Dictionnaire français-maltais, dizzjunarju franciz-malti*, 2007b, L'Harmattan, 698 pages. Il n'a pas été possible d'insérer dans le texte de cet article les signes diacritiques spécifiques à certaines lettres de l'alphabet maltais.

<sup>2</sup> Jean-Marie MIOSSEC, *Malte et les Maltais. Géographie et histoire d'un Etat européen-méditerranéen dans la mondialisation*, à paraître chez L'Harmattan en 2019.

elles sont parfois qualifiées de *gebel* (*jebel*, montagne). Le vent, *rih*, souffle, avec force à *fomm al-rih* (la bouche du vent) et où la vue porte avec ses observatoires (*nadur*) et ses promontoires (*qortil*, *qortin*) : diminutif maltais *qrajten*, comme, par exemple, *qrajten fuq il-wied tal-maghlaq*, « le petit promontoire au dessus de la vallée de l'enclos » (en arabe, *mughlaq* : fermé) Kortil, al-Kordin, Corradino. Les *jebel*-s peuvent être tabulaires (*il-mejda*), arrondis (*dwejra*), forment un dos (*dahar*), ils sont blanc (*bajda*), rouge (*hamra*), rose (ou couverts de roses) (*wardija*).

La garrigue maltaise est le paysage (*wesgha*) maltais typique. Les arbres sont rares. Au cœur du climat méditerranéen, c'est l'olivier qui est roi, *zebbug* (oléastre), *zejtun* (olive), *bidni* (catégorie d'olive, *badan* en arabe), *zabbar* qui a trait à la taille des arbres. L'arbre « national » de Malte est cependant le thuya de Berbérie (*Tetraclinis articulata*) qui a conservé, lui aussi, son nom arabe, *araar* (*gharghar*<sup>1</sup> en maltais, 'ar'âr en arabe) (planche I) et donné son nom au rahal *Gharghur*.

---

<sup>1</sup> Se prononce 'ar'âr (*araar*), exactement comme le terme arabe. En langue arabe et au Maghreb, le terme 'ar'ar désigne deux espèces à la fois: *Tetraclinis articulata* et *Juniperus phoenicea* : « dans les régions en Tunisie où les deux espèces coexistent abondamment (entre Zaghouan, Enfidha et Sbikha), on distingue les deux espèces en parlant de *Ar'ar Bouhabra* pour la première et de *Ar'ar Horr* pour la deuxième. *Tetraclinis articulata* est appelée maintenant dans les travaux scientifiques « le Thuya de Berbérie » (on trouve aussi dans les anciens travaux : le Thuya de Barbarie). C'est une endémique nord-africaine. Elle a une aire partagée entre un ensemble orano-marocain à l'ouest et un autre tunisien s'étendant entre les golfes de Tunis et Hammamet. On en trouve deux petites stations isolées à Malte et à Carthagène en Espagne, qui ne changent en rien son statut d'endémique nord-africaine. C'est une espèce des bioclimats semi-arides, plutôt maritimes, et des versants bien drainés aussi bien calcaires que gréseux. *Juniperus phoenicea* est une espèce méditerranéenne des bioclimats arides principalement. Elle déborde un peu sur les bioclimats semi-arides et se mélange dans certaines régions avec le pin d'Alep, le thuya de Berbérie et le chêne vert. Dans ses populations dispersées dans tout le bassin méditerranéen, les botanistes isolent des sous-espèces (ou même des espèces dans des travaux assez récents). On oppose notamment,



Planche I. Le *gharghar* (*Tetraclinis articulata*), thuya de Berbérie © Leslie-Vella.

La garrigue maltaise est constituée de chênes-vert (*ballut*) pistachiers (*fosdoq*), myrte (*rihan*), olivier (*zebbug*), caroubier (*harruba*), *paliurus* « épine du Christ » (*xewk tal-kuruna*, *Paliurus spina-christi*), pins d'Alep (*znuber*), épine noire (*ziju*), thuya de Berbérie (*gharghar*). Sur les sols squelettiques à *terra rossa* très amincie, le paysage de garrigue basse se développe le mieux, avec son cortège de thym (*saghtar*, *za'tar* en arabe), euphorbe (*tenghud*), asphodèle (*berwiek*), hyacinthe (*ghansal kbir*), hypericaceae (*fexfiex*), germandrée (*zebbugija*), *prasium* (*té sqalli*), sauge de Jérusalem (*salvja tal-Madona*), romarin (*klin* en maltais, *klil* en arabe) et de brachipode rameux (*brachipodium ramosum*), herbe à moutons.

Odorante, multicolore lors de la floraison, bruissant des nuages d'abeilles (*nahal*) qui butinent le thym, moutonnée par les ovins (*ghanem*, moutons, *moghza*, chèvres) qui broutent le brachipode, la

---

les populations qui colonisent les montagnes intérieures arides aux populations qui fixent les dunes littorales sur tout le pourtour de la Méditerranée » (communication écrite d'Amor Gammar, professeur de biogéographie à l'université la Manouba (Tunisie) aimablement adressée le 3 janvier 2019 et que je remercie, la double signification du terme '*ar'ar*' en arabe pouvant prêter à confusion).

garrigue maltaise est plus qu'un paysage, c'est une ambiance bucolique immémoriale. Ibn Hawqal y notait une profusion de moutons et d'ânes (*hmir*, pluriel de *hmar*, comme en arabe) auxquels ne pouvaient que s'ajouter les mules et mulets (*bghal*, *baghla*, plur. *bghula*) et les chevaux pour lesquels le maltais conserve le terme pré-hilalien de *ziemel*, (plur. *zwiemel*), la monture, la bête de somme, terme également conservé dans l'espagnol *acemila*<sup>1</sup>. Il en va de même du chien maltais, le *kelb tal fenek* (lévrier du pharaon), à l'allure très spécifique, issu du *tesem* (*tsm*) d'Égypte pharaonique et dont les caractéristiques primitives ont été conservées à Malte, à l'abri des contacts extérieurs.

Les sources (*ghejun*, sing. *ghajn*, de l'arabe 'ain), les puits (*bjar* (comme en Tunisien) sing. *bir*), sont en nombre, avec, entre autres : *ghajn sallum*, *ghajn lukin*, *ghajn hosna* ou *ghajn il-kbira*, *ghajn fawwara*, la source jaillissante, abondante (planche II), *Ta'bir miftuh*, le puits ouvert, de l'arabe *maftuh*, clé, *birzebbuga*, le puits de l'oléastre, *bir id-deheb*, le puits de l'or, de l'arabe *dhab*, l'or. Les sources sont nombreuses au pied des entablements de calcaire corallien supérieur, tandis que les puits ont surtout été creusés dans le calcaire à globigérine.

L'éolienne qui fait fonction de noria est dénommée *sienja* (de l'arabe *sânia*) et la galerie drainante souterraine est une *qana* (pluriel en maltais, *qonja* ; en arabe *qanât*, plur. *qanawât*)<sup>2</sup>. Le toponyme *qattara*, gouttière, est également fréquent.

---

<sup>1</sup> La racine trilitère *z m l* renvoie à « prendre quelqu'un en croupe », « qui monte une monture derrière un autre », « charge, fardeau », « bête de somme qui transporte les bagages » (dictionnaire Arabe-Français de Kazimirski, Librairie du Liban, 1860, 1 392 et 1 638 pages). La troupe de voyageurs, la famille, la « maison » (y compris les domestiques) qui a donné *smala* est issue de la même racine. Aujourd'hui, monture se dit *mattiyja* en arabe. Les Maltais attestent d'un profond intérêt pour les chevaux, en particulier les chevaux de course et il est fréquent de rencontrer sur les routes de Malte des *sulkies*. Dans l'émigration, le Maltais était connu comme cocher, palefrenier, éleveur de chevaux.

<sup>2</sup> Est présent dans la toponymie de Malte, outre *qana* et *ta'qana* : *qanatta* et *qanotta*. Par ailleurs, *ghar il-ma*, renvoie aussi à des conduites souterraines. Le terme arabe *qanât* signifiait primitivement « roseau » et correspond à un canal, une canalisation, une conduite d'eau, en particulier une galerie drainante souterraine. Ces galeries drainantes sont présentes dans la plupart des pays des régions sèches (Moyen-Orient, Afrique du Nord, Europe méditerranéenne, Chili, Pérou, Mexique, Asie centrale, Inde, Chine etc.). Il semble que la





Planche II. La chapelle Tal-Lunzjata à Ghajn Fawwara dans le *rahal* Tabuni au pied du Gebel Cantar (la chapelle de l'Annonciation à la source bouillonnante dans le *rahal* du four à pain<sup>1</sup> au pied de la montagne qui chante) © Jonathan Beacom 1994 Proud Publishing Ltd.

diffusion de la technique se soit propagée dans le monde arabo-musulman à partir du Moyen-Orient et les termes suivants y sont usités : *kareze* en Afghanistan et Iran, *qanât* en Iran et au Machreq, *foggara* en Libye, Tunisie, Algérie et Sahara, *khattara* au Maroc. La technique, certainement propagée lors des conquêtes arabes, est présente à Chypre, sous l'appellation de *laoumia*, dans l'ancienne *Andalus* et aux Baléares où, comme à Malte, c'est le terme *qanât* qui persiste (P. CRESSIER (ed.), *La maîtrise de l'eau en al-Andalus. Paysages, pratiques et techniques*, Casa de Velazquez, 2006, 361 pages) et en Catalogne (*mina*). Pour l'ensemble de la littérature géographique sur les *qanât*, cf. Johannes HUMLUN, « Karezes ; su construcción, funciamiento y extensión en el viejo mundo », XX<sup>e</sup> congrès géologique international, 1957, pp. 155-171 et, du même, Underjordisk vandingskanaler Kareze, Qanat, Foggara, *Skifter fra geografisk institut ved Aarhus universitet*, 16, 1965, pp. 81-132). Humlun ne cite cependant pas les galeries souterraines de Sicile, en particulier de Palerme (Pietro TOMASO, *Il sotto suolo di palermo*, 1988, 127 pages [en ligne]), ni celles de Malte, nombreuses autour de Wied ir-Rum et de Mdina-Rabat (Keith BUHAGIAR, « Water Management Strategies and the Cave Dwelling Phenomenon in Late-Medieval Malta », *Medieval Archaeology*, vol. 51, 2007, pp. 103-131, K. BUHAGIAR, « Revisiting Wied ir-Rum : some Archeological Discoveries », *s.d.*, 32 pages [en ligne]). On se reportera également à l'entrée *Kanât* de l'Encyclopédie de l'islam (seconde édition), à De Xavier PLANHOL et Pierre ROGNON, *Les zones tropicales arides et subtropicales*, A. COLIN, 1970, 487 pages et à Daniel BALLAND (ed.), *Les eaux cachées. Etudes géographiques sur les galeries drainantes souterraines*, Univ. Paris-Sorbonne, 1992, 146 pages.

<sup>1</sup> Généralisé en Tunisie jusqu'à nos jours, le four « *tabûna* » (de l'arabe *tabana*, attiser le feu) est un four rustique traditionnel en terre cuite, sur les

Parmi les rares cours d'eau, le plus grand est l'*wied il-kebir*, il conflue avec la rivière noire (*wied is-sewda*) et, en amont il reçoit deux affluents, l'*wied hanzir* et l'*wied qirda*, respectivement l'oued du sanglier et celui de la guenon. Quant à l'*wied il-ghasel*, c'est celui de la gazelle, mais dans une zone de drainage insuffisant en fond de baie de Salina, d'où le village de *Bur Marrad* (la friche, *bûr*, qui rend malade, de l'arabe *mridh*) peut-être naguère à cause de la malaria.

La côte et le rivage (*xatt*) comptent des mouillages (*marsa*), des ports (*mgarr*, *marfa*). Le vent chaud et humide (*xlokk*) y souffle (*Marsaxlokk*). Rares sont les plages sableuses (*ir-ramla*) et les éboulis (*rdum*) sont l'un des paysages les plus typiques ; un creux (*hofra*) voire même une zone inondable, humide (*ghadira*), est signalée. Les salines (*mallaha*) ont donné leur nom à la localité de Mellieha. Cette terre (*art* en maltais, *ardh* en arabe), est piquetée de petites parcelles cultivées *roggha* (pluriel *rqajja*) ; beaucoup de ces plaques cultivées qui constellent le paysage rural sont d'origine karstique et correspondent à des dolines, typiques de la morphologie karstique<sup>1</sup> et qui sont des dépressions fermées, de petite taille, dont le fond plat en *terra rossa* est cultivable (« sol de poche », « *soil pocket* »), ce qui différencie bien cette pièce cultivée

---

parois intérieures et striées duquel on plaque les miches de pain, le *khobz tabûna*, ou d'autres aliments : au Yemen, on y plaque les flancs des poissons, en particulier du mérout après avoir complètement ouvert et écartelé le poisson. Par contre, le terme *tabûna* correspond au Maroc à une partie du corps humain, le postérieur, et son énonciation peut être considérée comme une grossièreté ou une insulte. A Malte, *tabûna* a généré un nom de personne, Tabone, dont les ascendants étaient, vraisemblablement, boulangers.

<sup>1</sup> La terminologie scientifique de la géomorphologie du calcaire ne pouvait évidemment pas exister en ces temps pré-hilaliens. Elle est, rappelons le, principalement d'origine slave (*karst*, *doline*, *poljé*, *ouvala*...). Les géographes arabes contemporains utilisent pour rendre « doline » le terme *jûba*, (Hafedh SETHOM (ed.), *Dictionnaire de Géographie Français-Arabe*, Faculté des Sciences humaines et sociales de Tunis, s. d., 420 pages) qui signifie « creux », « hiatus ». L'une des principales dolines de Malte, une grande doline d'effondrement, est dénommée *il-Maqluba*, de l'arabe *maqlûba*, « la renversée ».

de son environnement pierreux ou moins intensément cultivé. Le terme arabe, *ruq'a*, d'où est issu la *roqgha* maltaise, décrit bien cet état d'une parcelle, d'une pièce de terre cultivée, un lopin, un morceau de terrain individualisé par rapport à ce qui l'entoure. Le terme provient de la racine *rq'* d'où est issu le substantif *ruq'a* et le verbe *raqa'a* renvoie, dans la forme I du verbe, à « mettre une pièce à un habit, raccommoier, ravauder » et, pour le substantif, à morceau (de tissu, de terrain), à pièce (d'un vêtement, de terre). Les termes *roqgha-ruq'a* évoquent donc bien le « manteau d'Arlequin » du paysage agraire maltais et correspondent au qualificatif des géographes qui ont l'habitude de comparer aussi des espaces ruraux d'intensités culturelles variées, souvent pour des raisons édaphiques (de différenciation de sols), à une « peau de panthère » (planche III).



Planche III. Les lopins du « manteau d'Arlequin » maltais (source *google earth*).

La trilogie méditerranéenne, *ager-saltus-sylva* est modifiée par la nature et l'histoire : Certaines portions (*raba'* de l'arabe *rubu'* : région, territoire, contrée), sont mises en valeur grâce aux pompages et constituent la *raba' saqwi*, la contrée irriguée sous la forme de jardinage (*gnien*) de type *hortus*. D'autres, la *raba' baghli*, correspondent aux cultures en sec (*baghli* est une expression issue de l'arabe tunisien et correspond aux cultures en sec, au *dry farming* (céréales etc...)). Toutes deux sont piquetées d'habitat dispersé ou intercalaire, voire de gros bourgs, et cloisonnées par les murets pierreux du bocage maltais, accompagnés de figuiers de Barbarie (*Opuntia ficus-indica*, *bajtar tax xewk*, *bajtar ta' gindja*) ou de figuiers (*sigra tat-tin*). La plus grande extension est celle de

la *raba' xaghri* (zone aride, stérile et épineuse, « saharienne ») qui tire son nom de la formation végétale arborescente originelle déjà très dégradée et qui donne un paysage de campagne désertique.

Le milieu karstique, l'aridité et la déforestation ont pratiquement éliminé la *sylva*. Le *saltus*, initialement très dilaté a été réduit par l'urbanisation intense.

Il convient de dire un mot sur l'organisation de l'espace et le fait urbain, même si au haut Moyen Age, ce dernier est extrêmement réduit et limité à l'unique ville, la capitale, Mdina, ville close et fortifiée et son faubourg (Rabat). Le fait urbain et citadin correspond à (*Mdina (madîna)*, *Belt (bilâd, bled)*), les deux termes exprimant l'un la ville et l'autre la cité ; La Valette est toujours appelée *il-Belt* par les Maltais, il en va de même pour Rabat (Victoria) à Gozo, en référence, ici, à la citadelle, tandis que *Rabat (rbadh* en arabe) correspond au faubourg. La rue a conservé l'ancien terme arabe de chemin (*trik, triq* en arabe) tandis que le tissu de l'urbanisme arabe, générateur d'impasses a lui aussi maintenu ce terme (*zuqaq*) sous la forme maltaise de *sqaq* conduisant à la maison (*dar*, plur. *djar*) à terrasse (*bejt*).

### ***Rahal : du campement au bourg***

Dans le milieu rural de Malte, les nombreux villages et bourgs, dénommés *rahal* (plur. *irhula*<sup>1</sup>) en maltais, avec pour diminutif *hal*, ont pour origine le terme arabe *rahala*.

Étymologiquement, *rahala* c'est lever le camp (en sellant le dromadaire), déménager : « un nomade est un homme qui se déplace toute l'année pour chercher sa nourriture ou celle de son troupeau. Pour désigner ce genre de vie, l'arabe se sert d'un mot : *rahal* qui signifie le départ, la levée du camp ; la vie d'un nomade est un déménagement perpétuel »<sup>2</sup>. Par extension, *rahl*<sup>3</sup> est une

---

<sup>1</sup> Nous conserverons le terme *rahal* tout au long de l'article et *rahal-s* pour le pluriel.

<sup>2</sup> Robert CAPOT-REY, *Le Sahara français*, PUF, 1953, 564 pages.

<sup>3</sup> Selon le dictionnaire Arabe-Français de Kazimirski, Librairie du Liban, 1860, 1 392 et 1 638 pages.

halte, en lien avec un déplacement, un campement, une station. Une *marhala* est une étape, par extension un gîte d'étape et, de nos jours, des chaînes d'hôtels et des hôtels portent ce nom dans le monde arabe. Dans les hauts plateaux steppiques du Maghreb, *rhal* est un tréteau utilisé lors des campements durant la transhumance et *marhul* c'est un chameau robuste pour le transport lors de la transhumance<sup>1</sup>. *Rhila* est la nomadisation tandis que *rihla* est le départ en nomadisation. *Marhul* c'est l'ensemble, bêtes et gens, qui se déplacent pour aller vers la pâture. On dénomme *jmel er-rihla* le chameau qui n'est pas envoyé au pâturage avec les autres mais que l'on garde près des tentes ou des huttes lors d'une station prolongée pour les besoins journaliers<sup>2</sup>. A Malte, *rahal*<sup>3</sup> est donc « l'établissement humain » (en anglais : *human settlement*), au départ un campement – sans doute de huttes et peut-être de tentes avant que la population ne se sédentarise dans du dur -, puis une bergerie, une ferme, un mas, un hameau et enfin un noyau villageois, un village voire un bourg. Il conserve, localement, un élément de son origine puisque c'est le terme *rahhâla* qui est usité pour désigner les éleveurs - alors que les paysans sont qualifiés de *bidwi* (*badawi*, bédouin) (bien qu'ils soient sédentaires), d'où le

---

<sup>1</sup> Cf. Abdelali SABIA et Mimoun NAJJI (eds), *Dictionnaire arabe-français de langue et culture marocaines (Maroc oriental)*, Pub FLSH Oujda, 32, 2000, 450 pages.

<sup>2</sup> Cf. Gilbert BORIS, *Lexique du parler arabe des Marazig*, Klincksieck, 1958, 686 pages, André LOUIS, *Nomades d'hier et d'aujourd'hui dans le Sud tunisien*, Edisud, 1979, 334 pages.

<sup>3</sup> Selon un procédé classique de ségolisation en maltais, c'est-à-dire d'ajout d'une voyelle lorsque le mot se termine par deux consonnes (William COWAN, « Rules for Segholization in Maltese », in MICHELINE Galley (ed.), *Actes du premier congrès des cultures méditerranéennes d'influence arabo-berbère*, SNED, 1973, pp. 75-82 ; Jérôme LENTIN, « Normes orthographiques en moyen arabe : sur la notation du vocalisme bref », in Liesbeth ZACK et Arie SCHIPPERS (eds), *Middle Arabic and Mixed Arabic. Diachrony and Synchrony*, Brill, 2012, pp. 209-234.), une voyelle *a* est notée sur la deuxième consonne pour indiquer le passage du schème nominal CVCC au schème CVCVC : ainsi *rahl* arabe est-il transformé en maltais en *rahal*.

terme *bidja*, agriculture -, et le terme *mriehel*<sup>1</sup>, les troupeaux, (*merhla* au singulier), provient directement de la même racine *r h l*<sup>2</sup>. A l'Ouest de Rabat, à flanc de *rdum*<sup>3</sup>, le long d'un replat accessible par une mauvaise piste s'est établi un minuscule hameau, *Tal Merhla*, « le troupeau » en maltais, et en poursuivant le chemin muletier, on aboutit à *Mtahleb*, « le lieu de traite » en maltais, de l'arabe *halīb* (*halaba*, traire, en arabe), où sont les ruines d'un *rahal* troglodytique surmontées d'une chapelle en pierres de taille. Le terme *rahlin* est cependant usité parfois pour qualifier des filles vulgaires, « paysannes » (dans un sens péjoratif) et il est rapporté aussi par les Maltais de l'émigration, telle Antoinette Schembri, Maltaise de Tunisie, dans la relation qu'en a faite son petit-fils, Carmel Sammut :

*« Marie, une voisine de ma sœur Carmena, qui habitait dans le patio de la Place des Légumes dans le quartier de Bab el-Khadra, disait que, dans la Malte d'avant, les filles marchaient pieds nus dans les rues, qu'elles ne faisaient rien, qu'elles ne travaillaient pas, qu'elles ne prenaient pas soin d'elles-mêmes, qu'elles étaient rahlin. Je ne sais pas pourquoi elle parlait comme ça, c'était une mauvaise langue. Il y avait des femmes qui étaient venues de Malte et qui habitaient dans le patio de Carmena : c'étaient des jeunes femmes, belles, très jolies même, elles avaient loué une chambre en bas dans la bitha, elles ne marchaient pas pieds nus, elles marchaient comme nous »*<sup>4</sup>.

---

<sup>1</sup> La zone d'activité de Mriehel est implantée entre le triplet de bourgs (*tllet irhula*, trois *rahal*-s) Birkirkara, Attard et Balzan.

<sup>2</sup> Lors des révolutions arabes du « printemps arabe » de 2011 (Tunisie, Egypte...), le principal slogan tunisien, repris par les manifestants des autres pays était « *irhal !* » (« *dégage !* »), toujours issu de cette racine *rhl*. Le « démagisme » s'est propagé au delà des frontières du monde arabe, prônant un renouvellement des classes politiques, en France notamment.

<sup>3</sup> Eboulis.

<sup>4</sup> Carmel SAMMUT, « Souvenirs d'enfance et d'adolescence d'une Maltaise de Tunis : Antoinette Schembri (1895-1988) », in *Les Communautés méditerranéennes de Tunisie. Hommage au Doyen Mohamed Hédi Chérif*, FLAH de La Manouba et CPU, 2006, pp. 285-312.

Le terme maltais *rahal* présente, par ailleurs, encore un autre intérêt historique. Une partie des troupes des armées Aghlabides et fatimides était composée de Berbères ainsi qu'une partie des populations qui accompagnaient les combattants ; donc la maigre garnison qui stationna à Malte et, lors de son repeuplement, la population de l'île devaient être composées de ces deux ethnies<sup>1</sup>. Or il est significatif que seule la langue arabe ait subsisté dans les noms de lieux et un certain nombre de noms de personnes et que, pour la toponymie, aucun terme d'origine berbère ne nous soit parvenu. En berbère, *rahl* se dit *tagrart*. On se souvient de la remarque d'Ibn Khaldûn, dans son *Histoire des Berbères et des dynasties musulmanes de l'Afrique septentrionale* lorsque Yusuf ibn Tachfin prit Tlemcen : il installa le campement de son armée à côté d'Agadir<sup>2</sup> et créa Tagrart : « voulant faire de cette place un des boulevards de son empire et un lieu de station pour ses troupes, il y installa un corps almuravide (...). A l'endroit où il avait dressé son camp, il fonda la ville de Tagraret. Ce mot signifie station en langue berbère »<sup>3</sup> (« *Taqrârât wa tafsiṛuhu al-mahalla* »). Il n'y a aucune trace de ce toponyme berbère à Malte. Ibn Khaldûn emploie le terme *mahalla* qui provient d'une autre racine *h l l* et qui renvoie aussi à campement, installation : on peut dire que *r h l* est dans le mouvement, le déplacement, le départ, en un mot la mobilité, alors que *h l l* est dans l'installation, l'arrivée voire l'enracinement, encore que – en particulier dans un point de vue stratégique et militaire –, la station, le campement, soit aussi un point d'ancrage dans la perspective d'une nouvelle avancée, d'un mouvement. C'est donc la langue dominante, celle du pouvoir et aussi celle des lettrés, qui s'est imposée.

---

<sup>1</sup> Sans compter les troupes de Noirs (*sûdân*) incorporées aux armées Aghlabides et surtout fatimides.

<sup>2</sup> L'un des anciens noms de Tlemcen.

<sup>3</sup> Abderrahman IBN KHALDUN, *Histoire des Berbères et des dynasties musulmanes de l'Afrique septentrionale*, traduction de William Mac-Guckin de Slane, *Berti édition*, xlviii, 436, 494, [1375-1382] 1852, 2013, 474 pages ; cf. également, traduction d'Abdesselem CHEDDADI, *La Pléiade*, 2012, 1 633 pages. C'est à deux reprises (dans le § sur les Almoravides et dans celui sur les Zénètes) qu'Ibn Khaldûn précise, avec les mêmes termes, que Tagrart désigne en berbère « campement ».

Il convient, enfin, d'être attentif à un autre élément de la terminologie du paysage maltais en ce Haut Moyen Age. Si l'on s'accorde pour estimer que la population qui s'« installe » alors à Malte est composée de bergers qui suivent les déplacements de leurs bêtes, ceux-ci doivent s'abriter. Le terme maltais aujourd'hui usité pour « tente », *tinda*, provient de l'italien *tenda* ; il s'agit communément, de la tente moderne, pour le camping. Les termes arabes *khaïma*, *bit ech-cha'r*, *qaytûn* ne sont pas usités. Par contre la hutte se dit en Maltais *gharix*, qui peut vouloir dire aussi cabane<sup>1</sup>. En arabe, le verbe *'aracha* signifie construire une hutte, une cabane, faire un treillage. On rejoint ici les remarques de Yassir Benhima sur la différenciation entre les structures tendues (*velum tents*) « dans lesquelles la couverture tissée (le velum) et l'ossature sont interdépendants »<sup>2</sup> et les structures à ossature (*framed tents*) « pour lesquelles les supports et la couverture sont établis indépendamment ; l'ossature, stable, peut tenir seule avant de recevoir la couverture » (*ibid.*). Le *gharix* appartient à la seconde catégorie, à une sorte d'ossature de treille sur laquelle est placée la couverture (feuillages, nattes, peaux, cartons, bois etc.). Joinville n'a pas découvert en Ifrikiyya l'habitat précaire des nomades, puisqu'il n'accompagna pas Louis IX à Tunis. Mais il avait déjà vu, à Mansourah, en Egypte des huttes de nomades : « Les Bédouyns ne demeurent en villes, ne en cités, n'en chatiaus, mez gisent adès aus champs et leurs mesnies, leurs femmes, leurs enfants, fichent le soir de nuit ou de jours quand il fait mal temps, en une manières de herberges que il font de cercles de tonniaux liés à perches, aussi comme li char à ces dames sont, et seur ces perches jettent piaux de moutons »<sup>3</sup>. Même si en ces temps de la huitième croisade la grande tente bédouine noire était déjà connue au Maghreb post hilalien, aux côtés des huttes traditionnelles auxquelles Joinville fait référence, il n'est pas attesté, par contre, qu'elle existât dans l'Occident arabe avant les grandes migrations arabes de la seconde

---

<sup>1</sup> *gharix* se prononce *'arich*.

<sup>2</sup> Y. BENHIMA, 2009, *op. cit.*

<sup>3</sup> Gaston PARIS et A. JEANROY, *Extraits des chroniqueurs français*, Hachette, 1893, 482 pages.



moitié du Moyen Age. Analysant en 1930 la tente et le douar au Maroc central, Emile Laoust avait constaté que le vocabulaire de la tente chez les Berbères<sup>1</sup> empruntait à l'arabe<sup>2</sup> et il soupçonnait un caractère tardif pour l'introduction de la grande tente noire au Maghreb. Et, en 1935, il concluait ainsi sa grande étude sur *L'habitation chez les transhumants du Maroc central* : « l'enquête qu'on vient d'établir avec le double souci d'examiner la structure des divers types de tentes et la terminologie s'y rapportant confirme pleinement l'hypothèse de l'origine arabe de la tente des transhumants berbères du Maroc Central »<sup>3</sup>. Avant l'arrivée des grands déplacements nomades issus du Moyen-Orient, les nomades d'Afrique du Nord « s'abritaient dans des huttes mobiles faites en matières végétales, entrelacées de joncs et de roseaux » (*ibid.*). Engageant à nouveau cette investigation, Yassir Benhima rejoint les conclusions de Laoust : « peut-on déduire que la tente, dans sa forme bédouine conventionnelle, s'est diffusée, uniquement à la suite des grandes migrations arabes de la deuxième moitié du Moyen Age ? Il est sans doute trop tôt pour répondre à cette interrogation et la réflexion doit continuer dans cette direction, mais il ne fait guère de doute, en revanche, que la *nwâla* (ou *huss*) constitue le mode d'habitation privilégié et non pas exclusif des populations berbères nomades et semi-nomades »<sup>4</sup>. A Malte, il est permis de dire que les populations de langue arabe qui s'y installent à partir des IX<sup>e</sup>-X<sup>e</sup> siècles n'ont pas laissé trace de l'usage de termes arabes pour des structures tendues. Par contre *gharix*, un terme d'origine arabe pour les huttes, structures à ossature distincte de la couverture, y perdure : est-ce un autre élément de présomption pour une occupation bédouine pré-hilalienne ?

---

<sup>1</sup> Emile LAOUST, *L'habitation chez les transhumants du Maroc central : I La tente et le douar*, Hespéris, 10, 1930, pp. 151-253.

<sup>2</sup> « les noms [au Maroc central, berbère] de la tente: *aham*, du flij, *afliz*, de la triga, *adriq*, du fâite, *ahammâr*, des crochets d'encrage *irhiben*, sont empruntés à l'arabe » (*ibid.*).

<sup>3</sup> E. Laoust, *L'habitation chez les transhumants du Maroc central*, Hespéris, VI, 1935, 319 pages.

<sup>4</sup> Y. BENHIMA, *op. cit.*

Alors qu'ailleurs dans le monde arabe et dans les territoires qui ont été jadis conquis par les Arabes (Sicile, Baléares, péninsule ibérique...) le terme de *rahal* peut être en concurrence avec *qarya* (village), *manzil* (*menzel*<sup>1</sup>) (maison) ou *day'a* (ferme), à Malte c'est *rahal* qui l'emporte, exclusivement<sup>2</sup>. *Rahal* est également usité en Sicile<sup>3</sup> où il apparaît dès les premiers jours de la conquête par les Aghlabides, avec *Rahl Balata* (al-Nuwayrî<sup>4</sup>, cité par Amari et par Talbi, *op. cités*) ou encore, parmi ceux cités par al-Idrîsî, *Rahl al-Asnâm*, près de Selinonte et *Rahl al-Armal* à Selami : « dans la terre conquise, les Musulmans pratiquent une division du sol et une distribution des « fermes » - les *diyâ'* - et des bourgades agricoles – les rahals – qui a pu être en gros « démocratique » »<sup>5</sup>. On retrouve des traces de cette origine dans les localités qui portent le nom de Racali ou Rachali<sup>6</sup> ; mais en Sicile le terme *Rahal* y a été remplacé

---

<sup>1</sup> *Menzel*, sous la forme d'*il-Minzel* est présent au Nord de Zejtun.

<sup>2</sup> *Harat* (un quartier, *hara* en arabe classique) est également usité mais pour désigner un hameau (C. DALLI, 2016).

<sup>3</sup> AL-IDRISI, *circa* 1157, *op. cit.* ; Michele AMARI, *Storia dei Musulmani di Sicilia*, 3 tomes, 1854 ; *I Musulmani in Sicilia*, extraits rassemblés par Elio VITTORINI, Valentino BOMPIANI Editore, 1942, 241 pages ; M. TALBI, *op. cit.* ; Henri BRESCH, *Un monde méditerranéen. Economie et société en Sicile 1300-1450*, Ecole française de Rome, 1986, 981 pages ; Clifford BACKMAN, *The Decline and Fall of Medieval Sicily: Politics, Religion, and Economy in the Reign of Frederick III, 1296-1337*, Cambridge University Press, 2002, 374 pages ; Alexander METCALFE, *Muslims and Christians in Norman Sicily: Arabic-Speakers and the End of Islam*, Routledge, 2003, 288 pages ; C. DALLI, « From Medieval Dar al-Islam to Contemporary Malta: Rahl Toponymy in a Wider Western Mediterranean Context », *Island Studies Journal*, 11, 2, 2016, pp. 369-380.

<sup>4</sup> AL-NUWAYRI, *Kitâb Nihâyat al-arab fi funûn al-adab*, traduction des chapitres relatifs à la Sicile par CAUSSIN DE PERCEVAL en appendice de l'ouvrage de Riedesel (Johann HERMANN VON), *Voyages en Sicile dans la Grande Grèce et au Levant, suivi de l'histoire de Sicile par le Novairi*, Jansen, 1802, pp. 397-448.

<sup>5</sup> H. BRESCH, 1986, *op. cit.*

<sup>6</sup> A Malte, dans les documents émanant de Sicile et postérieurs à la période arabe, *rahal* est transcrit « ragal » et correspond peu ou prou au terme français *casal* : dans le document de 1436 relatif au transfert des terres du

par celui de *Casal* qui l'a pratiquement gommé (*cf. infra*). En Andalousie, en Catalogne et aux Baléares, le terme, *Rahl*, transformé en *Rafal* est en concurrence avec *al-qarya* qui a évolué en *alqueria*. *Rafal* est donc « lugar donde se hace un alto en el camino », « campamento », « majada, redil »<sup>1</sup> et *rehala* correspond à « rebaño » (troupeau) et *rebali* à « pastor » (pasteur, pâtre, berger). Le débat sur la signification du terme *Rahal* y a été vif entre les tenants d'une orthodoxie de l'étymologie<sup>2</sup> et une acception de *Rahal* qui va bien au-delà de la seule toponymie et le considère comme une propriété privée ou un fief d'une communauté rurale défendue par un château<sup>3</sup>. Maria Jesús Rubiera Mata mettait également en garde contre « los falsos rafals » dans son très bel article sur « *Rafals y raales, ravals y arrabales, reals y réales* » (cabanes de pasteurs, faubourgs, jardins).

La différence fondamentale, qu'il convient de conserver, car elle permet de dissocier les types d'origine des établissements humains et des formes d'habitat, se tient entre *Rahal* et *Qarya* et toutes leurs formes dérivées par la suite (*Hal* en maltais, *Rafal* en andalou, valencien et catalan ce dernier groupe ibérique pratiquant aussi *Alqueria* pour *Qarya*). *Rahal* atteste d'une origine pastorale, d'un élevage de bétail. Il peut dériver en ferme à bétail, *ranch*, voire en hameau et village d'éleveurs, puis en village (d'éleveurs et de

---

*rahal* Allun (ou Hellul) au *rahal* Tarxien, on peut lire « unu casalj dishabitatu chamatu Rahal allun » (*cf.* A. LUTTRELL, « A Maltese casal : 1436 », *Melita Historica*, 6, 1974, pp. 322-324).

<sup>1</sup> María Jesús RUBIERA MATA, « Rafals y Raales, Ravals y Arrabales ; Reals y Réales », *Sharq al-Ándalus. Estudios Arabes*, 1, 1984, pp. 117-122.

<sup>2</sup> M. J. RUBIERA MATA, *op. cit.* ; Mikel de EPALZA et M. J. RUBIERA MATA, « Estat actual dels estudis de toponímia valenciana d'origen àrab », *X Colloqui General de la Societat d'Onomàstica*, 1986, pp. 420-426 ; Robert I. BURNS, *Diplomatariu of the Crusader Kingdom of Valencia : The Registered Charters of its Conqueror, Jaume, 1257-76*, Princeton Univ. Press, 2014, 600 pages.

<sup>3</sup> Pierre GUICHARD, « A propos des rahal-s de l'Espagne orientale », *Miscelanea Medieval Murciana*, 15, 1989, pp. 9-24 ; P. GUICHARD, *Al-Andalus frente a la conquista cristiana : los musulmanes de Valencia siglos XI-XIII*, Universitat de València, 2001, 781 pages.

paysans) etc. *Qarya*, de par son étymologie, *k.r.w.* ou *k.r.y.*, signifie « réunir », « emmagasiner », « reconnaître un pays pour s'y établir »<sup>1</sup> : c'est un village, voire une ville<sup>2</sup>. Originellement, la différence renvoie à pâtres et paysans<sup>3</sup>, et il convient de s'y tenir.

A Malte, le terme *Rahal*, seul utilisé, est surtout usité dans le milieu rural et correspond à hameau et village, mais il a aussi une signification de nouveau quartier urbain, de nouvelle paroisse : fondée par le Grand Maître Antoine de Paule (1561-1636), Paola conserve sa dénomination initiale *Rahal Gdid*, « nouvel établissement, nouveau village », en fait nouveau quartier urbain ou péri-urbain. Les Européens ont introduit également le terme de *casal* (plur. *casaux*)<sup>4</sup> importé *via* la terre sainte et Chypre à partir du XIII<sup>e</sup>

---

<sup>1</sup> Le phénicien possédait une racine bilitère *k. r.* que l'on retrouve dans Carthage, *kart-hadasht*, avec le même sens, la « nouvelle colonisation », la « ville nouvelle ».

<sup>2</sup> Le duel, *al-qaryatân* désigne La Mekke et Médine. *Umm al-kûra*, la mère des villes, désigne la Mekke, la métropole, le terme étant vraisemblablement une traduction du grec *metropolis*, mère des villes, toute grande cité étant *al-'umm* (la mère) des villes qui l'entourent et qu'elle commande.

<sup>3</sup> Maurice LE LANNOU, *Pâtres et paysans de la Sardaigne*, Arrault, 1941, 364 pages.

<sup>4</sup> Comme le signalent les rédacteurs du *Dictionnaire du Moyen Age*, « l'adjectif substantivé bas-latin *casalis*, qui désigne au départ la parcelle de terre maisonnée, se caractérise par une grande plasticité sémantique et une inégale répartition spatiale (...) En Sicile, les *casali*, qui constituent la trame subalterne de l'habitat rural, vont massivement disparaître au XIII<sup>e</sup> s. Dans l'Orient latin, l'appellation de *casal* a été donnée aux unités fiscales coloniales créées dans les campagnes, soit à une agglomération villageoise, avec ou sans terroir suivant les cas » (Claude GAUVARD, Alain DE LIBERA et Michel ZINK (eds), « article Casal », *Dictionnaire du Moyen Age*, PUF, 1, 2002, 548 pages) ; pour François-Olivier TOUATI, « Casal ou casale (n.m., lat. *casamentum* de *casa*). 1. Dans les régions méditerranéennes, tenure dotée d'une habitation, exploitation rurale familiale. 2. Jardin, espace cultivable. 3. Fief en Italie du Sud. 4. En Terre sainte, village, habitat intercalaire » (F.-O. TOUATI (ed.), *Vocabulaire historique du Moyen Age (Occident, Byzance, Islam)*, La Boutique de l'Histoire, 2007, 351 pages. La référence au caractère intercalaire et

siècle et qualifiant, à Malte, les groupements humains (hameau, village, bourg), mais, dans le parler quotidien c'est la dénomination *rahal*, et surtout son diminutif *hal*, qui l'emporte (seulement lorsqu'il est suivi du nom du village : *hal-Zebbug*, par exemple).

### ***Du pastoralisme à l'organisation de l'espace rural***

Cette généralisation du terme *Rahal* et des autres toponymes ayant trait à l'élevage et au déplacement, à la mobilité, pourrait, peut-être, mettre sur la piste du type d'occupation des îles après leur conquête par les Aghlabides. Malte n'aurait-elle pas fait l'objet, dans le cadre d'un pastoralisme extensif, d'installations temporaires d'éleveurs, dans un premier temps, ces haltes devenant peu à peu des implantations fixes, de sédentarisés ? Paradoxalement le terme retenu pour des implantations fixes provient d'une instabilité, dont l'origine est à relier à des populations en mouvement qui se seraient installées dans une Malte désertifiée. Il traduit bien, ainsi, cette séquence disjonctive de l'histoire de l'archipel, séquence qu'il conforte. On peut

---

subalterne renvoie bien à l'évolution des *rahal*-s dont plusieurs, initialement haltes dans la nomadisation, sont devenus de petits hameaux intercalaires par rapport à d'autres *rahal*-s qui ont connu une évolution vers le statut de gros village et de bourg et ont ainsi acquis une centralité forte, alors que les « petits » *rahal*-s dépérissaient voire disparaissaient. Francesco Abela, auteur de la première description de Malte, souligne bien la spécificité du *casal* maltais, héritée du *rahal*, de la station, et qu'Abela différencie du *casal* sicilien réduit à sa plus simple expression avec, dans la grande île, le développement des fiefs et l'*incastellamento* : « Primieramente è de sapere, che le voce *Rahal* nel Siriaco, o Arabo idioma, con la quale noi intendiamo chiamare qualunque de nostri luoghi aperti in significato di Casale ; dinota propriamente, e vuol dire Stazione, e non casale così ce lo insegna l'Arabico Cristiano, o Geografo Nubiense nella descrizione della Sicilia, intendo per nome di Stazione, qualsiuoglia posto di luogo, ancorche de un solo habitato, e di queste stationi si come anticamente ue ne suronomolte distribuite, e diuise per l'Isola, come ridotti per commodità de gli Agricoltori per scamp, e stanza de pastori, & anco delle loro greggia, chiamati sin hoggi *Mirielhel* (...), e quelli *Rahhalin*, è *Rahhal*... » (Francesco ABELA, *Della Descrizione di Malta Isola nel mare siciliano con le sue antichità, ed altre notizie*, Paolo Bonacota, 1647, 590 pages).

concevoir, ainsi, que, sur les terrains vacants d'îles désertes, une population semi-nomade s'est progressivement installée. Elle se dote de *rahal*-s, de campements temporaires où elle poussait ses troupeaux pour les rassembler. L'existence d'un point d'eau, d'une source ou d'un puits, est vraisemblablement à l'origine du choix de ce lieu de stationnement. Au départ ces campements sont ceux d'un petit groupe humain : « il est plus sûr de camper en groupe mais les groupes ne peuvent être trop grands car il deviendrait alors plus difficile de trouver assez de pâturage pour tous les troupeaux du groupe »<sup>1</sup>. La répartition des *rahal*-s maltais montre que leur aire est de l'ordre de plusieurs dizaines d'hectares, rarement plus d'une centaine - en moyenne de 63 ha -, soit un rayon moyen d'un demi-kilomètre autour du lieu de campement, décrivant, « au printemps de paisibles orbes » dans la garrigue. Ces campements, ces stations, ces haltes dans le déplacement du cheptel, devinrent peu à peu des habitats permanents, dispersés sur la plus grande partie des îles. Aujourd'hui encore, sur la partie où les *rahal*-s sont attestés<sup>2</sup>, la distance entre les villages – mesurée d'église à église -, s'établit entre 1 et 3 kilomètres. Comparaison n'est pas raison, mais ce processus d'installation des hommes à Malte au haut Moyen Age, processus que l'on ne devine que par l'ubiquité d'un toponyme attestant du rassemblement des troupeaux, n'est pas sans rappeler l'évolution – plus récente – des *furriadoxius* du Sulcis sarde telle que Le Lannou l'évoquait<sup>3</sup>.

---

<sup>1</sup> Marina LEYBOURNE, *La steppe syrienne. Dégradation et adaptations*, Université Lyon 2, 1997, 388 pages.

<sup>2</sup> A l'exclusion de Gozo et du Nord de l'île de Malte.

<sup>3</sup> Dans son livre *Pâtres et paysans de la Sardaigne*, Maurice Le Lannou, écrit : « Dans les époques de tranquillité relative, des bergers du centre de la Sardaigne menaient leurs troupeaux pendant les mois d'hiver sur les tièdes collines du Sulcis. Le Sulcis était alors un fief appartenant à l'évêque d'Iglesias. Moyennant une maigre redevance, l'évêque accordait à ces bergers transhumants des concessions temporaires de pâturages dans les espaces déserts entre Iglesias et la mer. Au milieu des terrains concédés, les bergers bâtissaient des cabanes d'argile et de branchages, toujours groupées par cinq ou six, dans les vallons écartés du rivage, par crainte des pirates barbaresques. Au voisinage immédiat des cabanes, ils édifiaient un mur circulaire de pierres sèches, à l'abri duquel, le soir

A partir de ces *rahal*-s maltais, avec des déplacements de faible amplitude (*cf. infra*), les pâtres allaient faire paître leurs bêtes, des moutons et des chèvres, principalement, et édifiaient, aux alentours, des cabanes de pierre sèches, les *giren* (sing. *girna*) (planche IV), comparables aux *nuraghes* sardes, aux *capitelles* languedociennes, aux *bories* provençales, aux *trulli* des Pouilles ou aux *bunje* de Croatie et autres terminologies aux pourtours de la mer intérieure<sup>1</sup>.



Planche IV. Une *Girna* dans le paysage humanisé et minéral de l'île de Malte © J.-M. Miossec

---

*venu, ils mettaient en commun leurs troupeaux. C'est cet ensemble formé de quelques huttes sommaires et d'un enclos pour le bétail qui s'appela furriadroxius. Le mot – qui désigne encore aujourd'hui les maisons dispersées du Sulcis – est caractéristique : il vient du verbe sarde furriai, qui signifie : pousser un troupeau pour le rassembler. Quand le hameau ainsi constitué était un peu plus gros, de façon à posséder deux ou trois enclos au lieu d'un seul, on l'appelait boddeu. Le terme – lui aussi resté vivant – vient de boddiri, rassembler, grouper. Il exprime le caractère essentiel de ce type intermédiaire d'habitat : dès l'origine, ce fut un minuscule groupement destiné à faciliter la surveillance nocturne du bétail dans un canton où le danger des pirates resta longtemps très menaçant », ARRAULT, 1941, 364 pages.*

<sup>1</sup> Sans compter les multiples termes pour les enclos : en Sardaigne, par exemple, *cuile*, *annile*, *ammammadrogiu*, à Malte, *ceppuna*, *maghluq*.

Les comportements de ces populations d'éleveurs et ceux de leurs troupeaux ne devaient pas être bien différents de ceux de tous les bergers de la Méditerranée et de ses steppes bordières et l'on pourrait pour cela suivre l'évocation que fait Habib Attia pour les Hautes steppes tunisiennes « *au printemps, saison faste quand il a plu, les brebis ne sont guère abreuvées, ainsi la conduite du troupeau est totalement indépendante des points d'eau, les déplacements des troupeaux sont déterminés uniquement par la richesse des pâturages. Dans le cas où le troupeau est amené à s'éloigner de l'emplacement traditionnel des douar, tout le monde migre à sa suite afin de profiter des laitages* »<sup>1</sup>. Jean Despois, dans sa thèse sur le Jebel Nefousa, en Tripolitaine, avait déjà brossé un panorama qui s'est reproduit, pendant des siècles, dans toutes les aires du pastoralisme méditerranéen.<sup>2</sup> L'été, est la période critique, outre la recherche de parcours herbeux c'est la quête de l'eau qui est primordiale avec celle de l'ombre ; c'est aussi l'époque des figes qui provoque de nouveaux déplacements et également celle

---

<sup>1</sup> Habib Attia, *Les Hautes Steppes tunisiennes. De la société pastorale à la société paysanne*, Université Paris VII, 1977, 742 pages.

<sup>2</sup> « *De février à mai, c'est l'époque du lait (...) Elle dure des labours à la moisson. C'est l'époque où presque tout le monde abandonne le village ; presque chaque famille se fait nomade, logeant sous la tente auprès des troupeaux. Les villages sont à moitié vides, certains semblent abandonnés. Mais dans la campagne on voit les tentes noires s'éparpiller par petits groupes ; leur présence se trahit le soir par la lumière des feux et l'aboiement des chiens. Le chef de famille est parti d'abord pour repérer l'endroit le plus propice au campement, puis il est venu chercher les siens : tentes, coffres et provisions sont chargés sur les chameaux ; les petits ânes portent le reste du mobilier, c'est-à-dire quelques nattes d'alfa, un ou deux tapis, diverses poteries, des peaux de chèvres, les chiens et les membres de la famille (...). Petite caravane familiale qui n'a rien d'imposant et qui souvent est vraiment misérable. Les campements ne comprennent guère que deux à cinq six tentes, rarement plus. Cet habitat provisoire est très dispersé ; les groupes sont seulement familiaux – au sens large du mot, bien entendu* » Extrait de Jean DESPOIS, *Le Djebel Nefousa (Tripolitaine). Etude géographique*. Larose, 1935, 349 pages.



de la fabrication des fromages à pâte fraîche<sup>1</sup>. À partir du moment où, à Malte, quelques cultures pérennes de céréales se développèrent, les moissons et la fin de l'été avec la vaine pâture sur les chaumes (*gbiz*) et l'éteule contribuèrent à libérer des parcours afin qu'ils se régénèrent et permirent d'attendre les pluies d'automne et la récolte des olives, puis, avec les fourrages, le cap de l'hiver, parfois difficile à passer lorsqu'il est long et froid.

Les différenciations entre les terroirs des aires de rayonnement des *rahal-s* entre *raba'saqwi*, *raba' baghli* et *raba' xaghri* n'existait qu'en tant que potentialités, initialement. Dans un premier temps, peu après 870, on peut considérer que toute l'île (ou toutes les îles) est livrée au bétail, à un moment où les sédentaires sont absents, où les cultures en sec n'existent pratiquement pas – ou en tout cas sur des lopins minuscules -, et où l'irrigation est encore moins représentée : Malte est alors un immense *saltus* piqueté de *rahal-s* à l'exclusion de la partie septentrionale de l'île de Malte et de Gozo sur lesquels on ne dispose d'aucune information. Progressivement, l'*ager*, irrigué ou en sec, va grignoter les terrains du *saltus*, étant entendu que la *sylva* - attestée chez Ibn Hawqal et Himyari par la recherche de bois pour les chantiers navals d'Ifriqiyya et de Sicile -, dégradée et épineuse, n'est qu'un médiocre repli aux maigres sous-bois.

Les *rahal-s* de l'île de Malte étaient vraisemblablement bien plus nombreux qu'aujourd'hui. Les remarquables travaux de B. Blouet et de G. Wettinger<sup>2</sup>, montrent, *pour une période postérieure*,

---

<sup>1</sup> Il s'agit de fromages de lait de brebis ou de chèvre : *gbejna* (de l'arabe *jibn*, fromage), *irkotta* (*ricotta*, *recuite*), *mozzarella*, étaient fabriqués artisanalement avec addition d'une présure remplacée, jadis, par l'eau de mer. Les « crottins » étaient façonnés dans une faisselle en roseaux secs (*gummar*). L'infection des chèvres et brebis par la brucellose (« fièvre de Malte ») a entraîné, après son identification en 1905 par le vétérinaire maltais Thémistocle Zamitt, l'interdiction de cette fabrication artisanale qui ne reprendra, contrôlée par les services sanitaires, qu'après l'indépendance de Malte (1964).

<sup>2</sup> Le travail pionnier et très fouillé de B. BLOUET, , *The changing Landscape of Malta during the rule of the Order of St John of Jerusalem*

les abandons de villages (*cf. infra*). La toponymie relative aux ruines et les ruines elles-mêmes (en maltais, *hirib*, sing. *herba*, en arabe *khirba*, lieu de dévastation, de ruines, *kharab* c'est la désolation, le délabrement, la ruine), telles *Il-Hirib ta' Rahal Sajd*, *Il Hirib ta' Rahal Msida* etc attestent de la multiplicité initiale de *rahal* ou *hal*, de ces habitats dispersés dont beaucoup ont été par la suite abandonnés aux XIV<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles.

L'île de Malte<sup>1</sup>, plus exactement la portion centrale et méridionale de l'île, était ainsi, aux XI<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècles, constellée de

---

1530-1798, Univ of Hull, 1964, 448 pages a donné le ton aux recherches postérieures ; du même : [1967] 1972, *The Story of Malta*, Faber and Faber, 258 pages ; du même : Rural settlement in Malta, *Geography*, 56, 2, pp. 112-118 ; G. Wettinger, « The lost villages and hamlets of Malta », in Luttrell (ed.), *Medieval Malta. Studies on Malta before the Knights*, The British School at Rome, 1975, pp. 181-216) : D. HAHS, 2010, *op. cit.* Outre les ruines proches de villages désertés mais uniquement qualifiées de ruines (*Il-Hirib*), on identifie aujourd'hui encore : *Il-herba tal-Bidni*, *Il-Herbiet ta' Rahal Ghorab*, *Il-Hrejbiet tal-Hlamtun* et, plus généralement *Il-Hirib ta' Rahal* suivi du nom de l'ancien village : *Sajd*, *Gawhar*, *Msida*, *Mula*, *Pessa*, *Spital*, *Tmin* (G. WETTINGER, *op. cit.*, liste des noms de ruines, 1975, pp. 213-216).

<sup>1</sup> On ne dispose pas, apparemment, de sources comparables permettant d'élaborer une cartographie des groupements occupés par les populations pour le Nord de l'île de Malte et pour Gozo. Ces territoires septentrionaux, où le toponyme *Rahal* est totalement absent, étaient-ils vides d'hommes, à l'exception de Rabat (Gozo) ? Bien plus tard, en 1647, Abela subdivise encore sa description de Malte en « Parte di Malta inhabitata » et « Parte abitata di Malta » (Abela, 1647, *op. citée*). Pourtant, à Gozo, les toponymes arabes sont plus nombreux, en valeur relative, que les toponymes non arabes (*cf.* J-M. MIOSSEC, *L'archipel maltais*, BSLG, 1, 1980, pp. 43-96). Le débat sur une « Malte musulmane et une Gozo chrétienne », pendant le Haut Moyen Age, a été rouvert avec la publication récente de la transcription, de la traduction et du commentaire d'un long poème d'Hugo Falcandus, emprisonné quelques années, vraisemblablement à Gozo, entre 1135-1151 (Joseph BUSUTTIL, Stanley FIORINI et Vella HORACIO (eds), *Tristia ex Melitogaudio: Lament in Greek Verse of a XIIth-century Exile on Gozo*, Farsons Foundation, 2010, pp. cxxvi, 471) provoquant une réponse de Joseph Brincat (*Muslim Malta and Christian Gozo ? Times*, 6

quelque 81 localités dénommées *rahals* (figure 1) et 17 autres, du même type, mais pour lesquels le terme de *rahal* n'est pas commun, auxquels s'ajoutaient la ville, Mdina, et son faubourg, Rabat ; au total donc, d'après les sources dont on peut disposer, une centaine de lieux initialement habités.

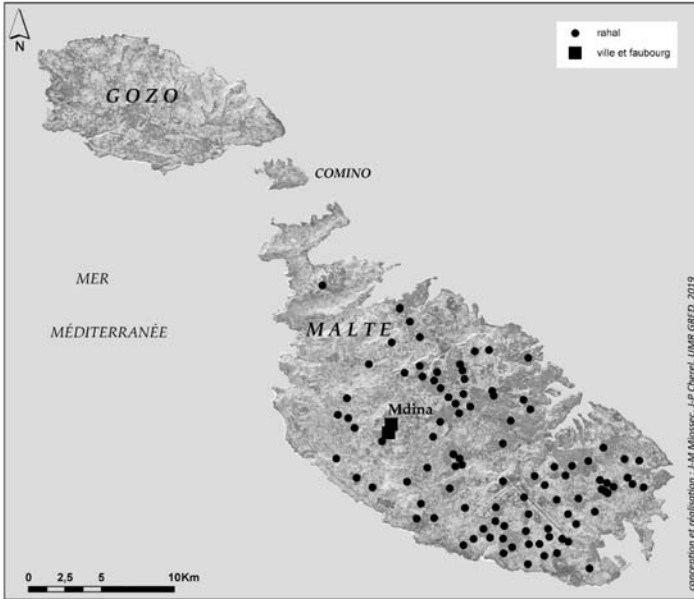


Fig. 1. Les *rahal*-s de l'île de Malte: ensemble des lieux dits « *rahal* »  
(Sources : Carte topographique ; Blouet (1964), Wettinger (1975).

décembre 2010, p. 21) qui affirme : « The presence of Christians in Malta and Gozo under Arab rule should move to a more moderate central position. Both extreme views were founded on the dearth of evidence, but the new hypothesis of a Christian Gozo and a Muslim Malta is weak. The little documentation that has become available since 1990 can allow us to "join the dots" and trace a picture inferring some form of Christian continuity under Moslem rule in Malta and Gozo, whatever the significance one chooses to give it ». Cf. également S. FIORINI et M. ZAMMIT, « Οι Παῖδες Ἄγαρ Ἀθέου The Arabs in Malta 870-1150 », *Melita Classica*, 3, 2016, pp. 179-208 et S. FIORINI et H. VELLA, « Reactions to Tristia ex Melitogaudio : a response », *Literatūra*, 58, 3, 2016, pp. 75-87.

Cette organisation spatiale est le reflet d'un espace principalement rural, en retrait du lisière strictement côtier sur lequel on ne compte que quelques très rares *rahal*-s (*Ger, Harrat, Arrig, Qadim, Niklusi, Masur, Ghul*) qui furent d'ailleurs parmi les premiers à disparaître (avant 1419) (figure 2). Il ne s'agit en outre que d'établissements humains ruraux - des hameaux et des villages -, en l'absence totale de ville, l'unique ville, Mdina et son faubourg Rabat n'ayant pas le statut de *rahal* et Birgu<sup>1</sup> n'existant pas encore. Cette organisation de l'espace en *rahal*-s, porte en germe la structuration future, et encore actuelle, de la campagne de l'île de Malte. On distinguait, de prime abord, au niveau de la base, ces ensembles d'habitat dispersé en un nombre important de campements et d'habitats sédentaires de petite taille ne comptant qu'un nombre très réduit de familles par *rahal*, totalisant, chacun, quelques dizaines de personnes<sup>2</sup> comme le *furriadroxius* du Sulcis de Sardaigne.

---

<sup>1</sup> Birgu (Borgo, le bourg), devenu par la suite Vittoriosa est la première installation pérenne sur les bords d'une des calanques des futurs ports de Malte, face à la future capitale La Valette. Attesté au XV<sup>e</sup> siècle, Birgu devint, en 1530, la capitale de l'île peu après l'arrivée des Chevaliers de l'Ordre des Hospitaliers de Saint Jean de Jérusalem – communément appelés « chevaliers de Malte » - détrônant Mdina. Pendant tout le Haut Moyen Age, aucune occupation humaine n'est attestée sur les bords des calanques de ce qui deviendra plus tard la conurbation des ports, à l'exception, à l'extrémité de la presqu'île de Birgu, d'un château de la mer (*Castrum maris*) qui aurait compté une garnison d'une cinquantaine d'hommes à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle.

<sup>2</sup> Faute d'aucune évaluation détaillée et localisée, il est impossible d'avancer un chiffre pour la population des îles de Malte et de Gozo ni sur sa répartition. On ne peut que suggérer, à la lecture des sources disponibles mais toutes postérieures, qu'un ordre d'idée de la population des différents éléments composant les strates humaines de l'archipel. Pour l'archipel, les données avancées par Godechot et Luttrell tournent autour de 9 à 10 000 habitants au XIII<sup>e</sup> siècle, soit 7 à 8 000 habitants dans l'île de Malte, beaucoup moins, sans doute, au cours des trois siècles précédents.

## L'EMPREINTE ARABE À MALTE

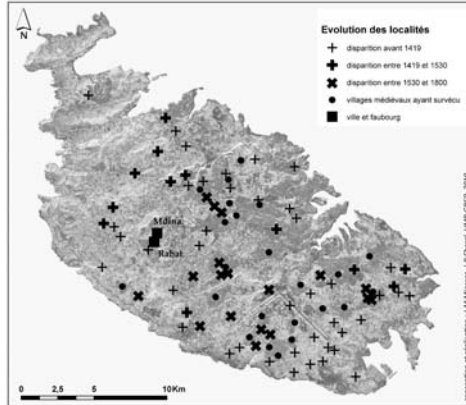


Figure 2. Les *rahal*-s abandonnés dans l'île de Malte  
(Sources : Abela (1647), Blouet (1964), Wettinger (1975)).

Lorsque beaucoup de ces *rahal*-s furent désertés (figure 2), à partir de la fin du XIV<sup>e</sup> siècle – pour des raisons incomplètement élucidées -, les informations disponibles à leur sujet traduisirent la modicité du peuplement qui était le leur : le *rahal* Kaprat ne pouvait fournir que 5 hommes à la milice, celui de Tabuni 10, celui de Pessa 14 etc...<sup>1</sup> alors que Qormi et Zebbug en alignaient, chacun, 108 ; encore s'agit-il de données très postérieures à l'année 1419 et dont la complétude et la fiabilité sont loin d'être totales. Il est cependant possible, ne serait-ce qu'à partir uniquement de ces *listings* localisés, de « lire » quelques traits de l'organisation de l'espace et du paysage maltais de l'époque. Ces ensembles d'habitat dispersé gravitaient autour de lieux centraux qui avaient sans doute la fonction de marchés hebdomadaires, conformément à la structuration en souks hebdomadaires périodiques et en marchés forains médiévaux qui persistent jusque de nos jours en particulier au Maghreb<sup>2</sup>. Ces bourgs sont les premiers à acquérir le statut paroissial. Parmi ces lieux centraux, se distinguent ainsi deux niveaux qui conservent leur pertinence de nos jours (figure 3), même si certains sont désormais intégrés dans la conurbation des ports. Une première strate, « haute », est constituée par des bourgades fermement polarisatrices et (relativement) peuplées. On peut y compter Birkirkara, Naxxar,

<sup>1</sup> Cf. G. WETTINGER, 1975, *op. cit.*, tableau page 186.

<sup>2</sup> Jean-François TROIN, *Les souks marocains*, Edisud, 1975, 503 pages + atlas.

Qormi – déjà cité -, Siggiewi, Zebbug, Zurrieq et, éventuellement, Zejtun<sup>1</sup>. Une seconde strate, moins nette, comprend des localités en transition entre les *rahal*-s de base et les bourgs : Musta, Gharghur, Attard, Farrug<sup>2</sup>, Mqabba, Kirkop, Bubaqra<sup>3</sup>, Qrendi. Au delà se situent les autres *rahal*-s, très petites agglomérations humaines, jusqu'au niveau du hameau voire du groupement de quelques maisons, puis la dispersion des habitats isolés.

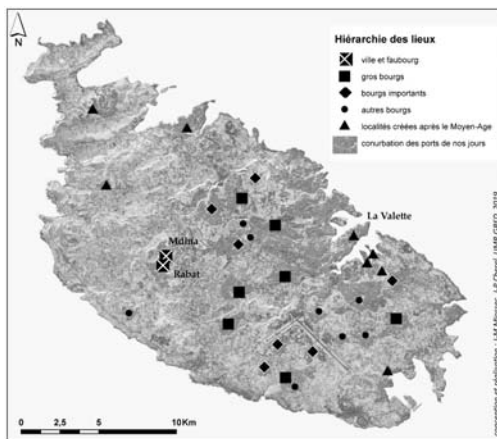


Figure 3. La hiérarchie des *rahal*-s aujourd'hui.

<sup>1</sup> Soit 7 des 10 paroisses que comptait Malte en 1436. S'y ajoutaient la chapelle Saint Dominique du *rahal* Tartarni (près de Dingli), Bir Miftuh, avec sa chapelle dédiée à Sainte Marie, chapelle isolée édifée en 1430 et qui rayonnait sur Gudja, Luqa, Tarxien, Kirkop, Mqabba et Hal Farrug, et, en dernier lieu une autre chapelle Sainte Marie à Mellieha, mais localité désertée dès 1458 (B. BLOUET, 1964).

<sup>2</sup> Disparu au milieu du XV<sup>e</sup> siècle et dont les vestiges sont sous l'une des pistes de l'actuel aéroport international de Luqa. Jeremy Boissevain a consacré une étude devenue une classique à la sociologie du village maltais en se référant, pour son titre, à ce *rahal* disparu et en s'appuyant sur l'étude de cas du *rahal* de Kirkop (Jeremy BOISSEVAIN, *Hal Farrug. A village in Malta*, Holt, Rinehart and Winston, 1969, 104 pages).

<sup>3</sup> Au Sud-Est de Zurrieq s'individualisaient deux *rahal* d'éleveurs bovins, Bubaqra et Baqqari qui livraient à la milice, ensemble, une quarantaine de bras. Baqqari a été abandonné entre 1419-1530, Bubaqra est devenu un quartier de Zurrieq en raison de son extension urbaine. On note, à Monreale, en Sicile, un lieu dit *marhala al-baqar* traduit en latin *mandra vaccarum*.

Nous n'avons pas la chance, à Malte, de disposer, comme pour Majorque, d'un registre indiquant la répartition des terres initialement arabes. A Majorque, le « *Repartiment* » de 1232, consignait la répartition des terres attribuées à Jacques le Conquérant et à ses compagnons a été exploité, en pionnier, par Jean Bisson dans sa thèse sur *La terre et l'homme aux îles Baléares* soutenue en 1974<sup>1</sup>. Sans revenir sur le débat sur *alqueria* et *rahal* déjà évoqué<sup>2</sup>, la répartition des quelques « 500 fermes – alquerias et rahales – distribuées qui couvrent en chiffre rond 32 000 ha » montre leur concentration dans le centre de l'île : « c'est bien ici – et toute l'évolution historique le montre – que se situe le vieux Majorque paysan ». A Majorque, les « montagnes » littorales, du Nord comme du Sud, demeuraient à l'écart de ces occupations humaines denses. Comme son homologue maltais, le vieux Majorque rural, se tient à l'écart des rivages, tout comme l'habitat initial de Jerba en Tunisie et de beaucoup d'îles. Le parallélisme avec Malte s'accroissant, Bisson ajoutait pour cette concentration au cœur de Majorque « C'est donc un héritage de la période musulmane ». Il en allait de même à Minorque, où le Migjorn fut bien plus précocement peuplé que la Tramuntana, avec, pour ce Migjorn calcaire plus densément peuplé, des « fermes » d'une taille comparable (70 ha) à celle des territoires distribués à Majorque d'après le *Repartiment*, et Bisson de préciser « c'était le gabarit le plus fréquent de la ferme musulmane »<sup>3</sup>.

Pour Malte, nous n'affirmerons pas qu'il s'agit de « fermes », mais plutôt de finages ou de terroirs où l'on s'adonne, principalement (et initialement) à l'élevage. Peu importe, en fin de compte : les territoires étaient répartis, sans qu'il y ait obligatoirement une subdivision et une délimitation strictes, en sous ensembles de vie et d'habitat. La concordance des mesures est

---

<sup>1</sup> Jean BISSON, *La terre et l'homme aux îles Baléares*, Edisud, 1977, 416 pages.

<sup>2</sup> Pour Bisson, « il est admis que l'« alquiera » est de plus grande dimension que le « rahale » (le rafal de la toponymie actuelle) » *Ibid.*

<sup>3</sup> *Ibid.*

troublante. A Malte, nous disposons de 95 *rahal*-s localisés<sup>1</sup> sur un espace qui couvre aux environs de 6 000 ha, soit 63 ha en moyenne par *rahal*. A Majorque, 500 « alquerias ou/et rahales » se partagent 32 000 ha, soit 64 ha en moyenne.

Au total donc, à Malte, près d'une centaine de lieux de regroupement des populations (sur de l'ordre d'une soixantaine de kilomètres carrés), certainement pas tous contemporains les uns des autres car certains campements ont été très précoces et d'autres *rahal* ont tôt disparu. Il s'agissait, sans doute, initialement, de simples campements d'une famille, évoluant vers des formes d'occupation pérenne rassemblant en quelques lieux plus centraux et à l'économie plus diversifiée, des agrégats humains de quelques dizaines voire plusieurs centaines d'habitants ultérieurement. L'épierrage des champs, leur clôture, l'édification de murs de pierre le long des chemins et des oueds ont circonscrit, telles des *enclosures*, le vagabondage des caprins, ovins, bovins, chevaux et peut-être de dromadaires, resserrant les finages des *rahal* et les terroirs pastoraux, favorisant une concentration de la population vers les villages les plus importants mais permet, cependant, de conserver un habitat dispersé intercalaire qui renforce, avec l'habitat villageois, les *giren* (cabanes en pierres sèches), les *mgiebah* (ruchers en pierres), les murs de pierres et les terrasses, cet aspect très humanisé mais aussi très minéral du paysage rural maltais.

Le développement de l'économie pastorale, centrée sur le *rahal* constitue ainsi une empreinte fondamentale de l'identité maltaise au Moyen Age et est, aujourd'hui encore, une des racines de l'identité maltaise. Cette empreinte va bien au-delà du cadre de vie villageois et impacte l'ensemble des traits composant une vie en société, de la langue aux symboles et aux relations humaines. Empreinte et emprunt, car une part de la modification est due à la pénétration humaine venue d'ailleurs avec l'introduction non seulement

---

<sup>1</sup> Sur 100 localités, 4 *rahal*-s n'ont pas pu être localisés (*rahal*-s Ghanzur, Hanzira, Xejba, Ximbir) et Mellieha n'a eu, en tant que *rahal*, qu'une existence intermittente, menacée par les razzias des pirates et, plus tardivement, son territoire étant « asphyxié » par le fief Inguanez.



d'objets mais aussi d'idées véhiculées par une langue nouvelle, l'arabe, même s'il est proche du substrat sémitique phénicien qui pouvait, éventuellement, perdurer çà et là dans l'archipel. Cette diffusion généralisée du *rahal* est un bel exemple des formes d'emprunt et de leurs conséquences qui agissent dans la dynamique de l'évolution interne et des influences externes de toute entité<sup>1</sup>.

***Un maillon périphérique de l'émirat aghlabide et du califat fatimide : le repeuplement de Malte***

En ce moment original de Malte pendant lequel les densités de population sont faibles et le repeuplement en cours avec des habitants – arabes et leurs esclaves – venus de Sicile, d'Ifrîqiyya (Tunisie) et d'autres contrées alors conquises par les Arabes et islamisées, aucune institution majeure (Eglise, Royaume, Ordre) n'a encore mis la main sur le foncier maltais. L'aire d'influence des *rahal*-s couvre donc presque tout le territoire maltais, principalement le *raba' baghli* qui occupe l'essentiel de l'espace maltais, la frange littorale étant exclue.

Ici, à la différence du premier mouvement d'installation des Arabes à Malte, à l'époque de l'émirat aghlabide, le repeuplement de l'archipel s'inscrit dans la stratégie agressive des Fatimides qui instaurent en 909 un califat chi'ïte en Ifrikiyya. La visée expansionniste du califat se porte sur trois fronts : anti-oméyade à l'Ouest, en Espagne musulmane, anti-abbasside à l'Est et anti-byzantin au Nord-Est<sup>2</sup>, l'objectif final étant de réinstaller le califat en Orient. Le *jihâd* maritime reprenait de plus belle à partir des

---

<sup>1</sup> Maxime RODINSON, « Dynamique de l'évolution interne et des influences externes dans l'histoire culturelle de la Méditerranée », *Actes du premier congrès d'études des cultures méditerranéennes d'influence arabo-berbère*, SNED, 1973, pp. 20-30.

<sup>2</sup> C'est dans ce troisième volet que s'inscrit le projet d'intervention en Crète par al Mu'izz en 346/957-958 (Farhat DACHRAOUI, « La Crète dans le conflit entre Byzance et al-Mu'izz », *Cahiers de Tunisie*, 1959, pp. 307-318). Mais ce projet avorta en raison de la conquête de la Crète par les Byzantins (13 juillet 960-6 mars 961), avec, pour conséquence, les menaces sur Malte.

*ribât*-s mais d'où les moines-guerriers avaient été évincés et remplacés par des professionnels de la guerre inféodés à la nouvelle orientation religieuse. Les Fatimides consolidèrent les infrastructures portuaires et militaires du Sahel tunisien et au-delà afin de parer aux éventuelles attaques des marines byzantines et omeyyades de Cordoue. L'ambitieux effort de guerre imposé par leurs prétentions au Califat islamique nécessitait des moyens à la hauteur. Comme Birgu le deviendra à partir de 1530 – et par la suite, les Trois Cités et La Valette - pour les chrétiens, Mahdiya devint, à partir de 916 la pointe avancée inexpugnable et la capitale, une ville-*ribât* toute consacrée au jihad maritime et au renforcement du peuplement et de l'organisation des territoires déjà conquis.

Au fur et à mesure, les sédentaires, arabes, et leurs esclaves développaient, selon une tradition bien établie, un secteur irrigué dont les témoignages sont nombreux et créaient, aux alentours de Mdina, devenue capitale, le long de la vallée de Qlejgha-wied Liemu et dans la dépression de Wied ir-Rum, un art du jardin (*gnien*<sup>1</sup>), lui aussi témoin de la civilisation de l'Islam. Le calcaire corallien supérieur sur lequel est juchée l'ancienne capitale recèle, abrite à sa base un important aquifère qui irrigue par des sources mais aussi de nombreuses galeries drainantes (*qana*) les cultures des vallées et dépressions ; la vallée de Qlejgha était, en outre, vraisemblablement harnachée de *jessour* comparables à ceux du Sud tunisien tandis que nombre de terrasses et de banquettes étaient édifiées, en particulier dans la Bahrija et sa vallée. Ces extensions agricoles n'allaient pas cependant jusqu'à développer un paysage et une ambiance de *ghouta*, de *huerta* ou de *fahs*, comme ceux de Damas, Tunis, Alicante, Valence ou Palerme mais plutôt comparable, ici, à ce qu'étaient les *Jnein* de Sfax avant leur mitage urbain. Au terme de l'évolution, l'organisation était donc complète avec un secteur urbain, les terres cultivées en sec et celles en irrigué et les zones de pâtures. Ces dernières, initialement dominantes voire quasi exclusives, se sont peu à peu rétractées face à la poussée des sédentaires et à la diversification de l'économie et de la société, mais la population rurale, initialement dispersée dans les *rahal*-s y

---

<sup>1</sup> *Gnien iz-Zghir, Gnien il-Kbir, Gnien is-Sultan.*

est longtemps demeurée avant les regroupements souvent imposés des siècles suivants. La rétractation des finages des *rahal*-s a sans doute encore plus contribué au groupement postérieur de la population en villages et bourgs. En effet, à l'époque d'occupation et de peuplement arabes, ni les Chevaliers, ni l'Eglise, ni les Couronnes de quelque royaume n'existent et les villes sont rares voire même exceptionnelles. Or l'une des évolutions ultérieures de la structure agraire de Malte consistera en une division ternaire des terres. Un tiers (il ne s'agit que d'un ordre d'idée) était approprié par l'Eglise. Un autre le fut, dans un premier temps, sous forme de fief lors du développement du système féodal maltais, différent de celui de la Sicile, puis une part de ces terres ressortirent (après la contestation des Maltais) des domaines royaux qui se succédèrent (mais avec, en leur sein, une brèche importante avec la main mise par l'*Université* et les familles de notables de terres qui étaient détachées du patrimoine royal), et ces terres domaniales furent transférées par la suite à l'Ordre dont les biens, à leur tour, lors de l'intervention française puis de l'occupation britannique passèrent au domaine public de l'Etat. Le tiers restant était partagé en indivis ou en privé par les *bdiwa* (pluriel de *bidwi*, paysans). Ainsi, initialement, ceux-ci - du moins ceux qui étaient libres puisque les textes arabes parlent d'un repeuplement de Malte « par des colons et leurs esclaves » -, possédaient vraisemblablement la totalité des terres cultivables et de parcours, ou en avaient droit d'usage, et ils étaient peu nombreux à se partager l'ensemble de ces terroirs. Leurs descendants se retrouveront donc plus tard, en nombre, à ne bénéficier en propre que d'un petit tiers des sols plus ou moins cultivables, sans compter le grignotage et le mitage des champs par l'urbanisation, les équipements et les infrastructures.

Alors qu'en 870 Malte ne comptait plus aucun résident permanent, en 1053, elle en compte peut-être plus de mille voire quelques milliers. Cette évolution postérieure aux événements de 1053 est à rapprocher de la révolte des chrétiens en Sicile et de la tentative d'invasion byzantine dans la grande île en 965, après

lesquels le calife fatimide al-Mu‘izz li-Din Allah<sup>1</sup> ordonne, pour la Sicile - dont Malte dépend -, de veiller à la ‘*imâra* des îles, c’est-à-dire à leur aménagement et à leur mise en valeur.

Peu après, en 1146, dans une Malte en théorie normande, mais dont l’état n’avait en fait pas changé, affluèrent, à la suite du raid contre Tripoli, de nombreux<sup>2</sup> esclaves, la ville ayant été saccagée et ses habitants emmenés comme esclaves à Malte, renforçant ainsi la population musulmane de l’archipel. Certes les razzias opéraient dans les deux sens, avec des attaques de localités (Malte, Gozo, Mahdia, Jerba, Tripoli, Pantelleria etc.) peuplées de chrétiens ou de musulmans, attaqués par les musulmans ou les chrétiens...Et, en 1224 vraisemblablement, ce sont les habitants de Celano, dans les Abruzes qui furent déportés à Malte par Frédéric II Hohenstaufen. A partir de 1221 et jusqu’en 1225, dans une inhabituelle volte-face, après avoir magnifié la civilisation de l’islam, Frédéric II s’opposa aux musulmans de Sicile, en fit éliminer une partie, déporter dans la péninsule italienne, à Lucera, une autre, tandis qu’une autre part, peut-être la plus importante, se convertissait au christianisme. Dix ans avant la mort de Frédéric II, en 1240, l’abbé<sup>3</sup> Gilibertus dressa le premier décompte statistique de la population de Malte, à des fins fiscales vraisemblablement. D’après les copies de son texte qui nous sont parvenues, l’archipel aurait alors compté un peu plus de

---

<sup>1</sup> Al-Mu‘izz li-Din Allah, calife fatimide d’Ifriqiya prend le pouvoir en 958 à Mahdiya, s’efforce de consolider et d’organiser les territoires dont il hérite (Ifriqiya, Sicile, Malte, Italie du Sud, Constantinople) et organise des raids contre Almeria en Andalousie, reprend Sijilmassa et Fès. Il transporte, quatorze ans plus tard, le califat chi‘ite en Egypte, y fonde *al-Qahira* (Le Caire, « la Victorieuse »), mais laisse l’Ifrikiya aux mains de la dynastie ziride qui rompra avec le chi‘isme, se délitera et ploiera ensuite sous l’invasion des Beni Hilâl (les « Hilaliens ») et des Beni Soleim, entraînant le Maghreb et ses possessions dans le désordre et la décadence, au grand avantage des Normands et des Aragonais.

<sup>2</sup> Quelques centaines vraisemblablement, le repeuplement de Malte ne concernant, au total, que quelques milliers de personnes (*cf. infra*).

<sup>3</sup> A. LUTTRELL, « Giliberto Abbate’s Report on Malta : Circa 1241 », *Proceedings of History Week 1993*, ed. K. Sciberras for the Malta Historical Society, 1997, pp. 1-29) conteste qu’il ait été abbé.

mille feux (familles), dont 836 musulmans : « Significasti insuper, in Insula Malte esse familias christianorum quadraginta septem. Familie Saracenorum sexcentas octogintam unam. Iudeorum viginti quinque. Et in Gaudisio scripsisti esse familais chrisitanorum ducentas très. Sarracenorum centum quinquaginta quinque et familias Iudeorum viij »<sup>1</sup> La répartition, selon les religions et selon les deux îles peuplées, aurait été la suivante (tableau 1) :

Tableau 1. *La population de l'archipel maltais en 1240 selon l'appartenance religieuse : estimation originelle.*

<b>Feux (familles)</b>	<b>Chrétiens</b>	<b>Musulmans</b>	<b>Juifs</b>	<b>Total</b>
Malte	47	681	25	753
Gozo	203	155	8	366
Archipel	250	836	33	1119

Source : Gilibertus Abbate, 1240

La population de l'archipel se serait établie autour de 4 000 – 5 000 habitants, dont 3 à 3 500 pour l'île de Malte seule. Ces données ont fait l'objet de nombreuses analyses. L'élément principal est que « la population musulmane de l'archipel restait numériquement beaucoup plus importante que le groupe chrétien (...). Ce texte émanant d'un prêtre, l'abbé Gilbert, il est possible qu'il ait cherché à exagérer la proportion des chrétiens, et que celle-ci ait été encore plus faible dans la réalité. Ainsi, pendant près de deux siècles après la conquête normande, musulmans et chrétiens ont vécu côte à côte, en bon accord semble-t-il »<sup>2</sup>.

Cependant, la lecture du tableau attire l'attention sur deux « anomalies » : il y aurait eu beaucoup plus de chrétiens à Gozo que dans l'île de Malte<sup>3</sup> et la population totale de Gozo aurait été de l'ordre de la moitié de celle de l'île principale ce qui paraît étrangement élevé. La population de l'île de Malte aurait-elle été

<sup>1</sup> Registrorum Fridericianorum excerpta Massilensia (extraits de registres impériaux compilés à l'époque angevine), Archives départementales des Bouches du Rhône, B 175, f. 14 f. 15 (n°78), transcription A. LUTTRELL).

<sup>2</sup> Jacques GODECHOT, *Histoire de Malte*, PUF, 1970, 128 pages.

<sup>3</sup> Etayant le débat « Malte musulmane, Gozo chrétienne » (*cf. supra*).

sous enregistrée ? Et, parmi elle, le nombre de chrétiens aurait-il été sous-évalué ? C'est l'avis d'Anthony Luttrell<sup>1</sup> qui considère que ce sont les copistes qui auraient oublié une valeur avant « *quadragenta septem* » pour les chrétiens de l'île de Malte.

La démographie historique de Malte a souvent fait l'objet de conjectures hasardeuses voire osées. Il nous paraît difficile de suivre ici l'argumentaire de notre éminent collègue médiéviste britannique. Certes, l'extrait des registres impériaux recopié lors de la période angevine et déposé aux archives de Marseille peut présenter des erreurs liées au copiste. Certes, le « recensement » effectué par Gilibertus n'a peut-être pas été complet, omettant certaines familles ou catégories non imposables. Mais les principes qui guident le « redressement » sont curieux. Le premier critère avancé par Luttrell est celui d'un ratio mathématique qui devrait être appliqué pour chaque communauté afin que la population de l'île de Malte soit près de cinq fois supérieure (4,8) à celle de Gozo. Le second critère correspond à une volonté de modifier exclusivement la population chrétienne afin qu'elle soit plus importante que la musulmane ; Luttrell précise que si l'on modifiait 47 familles chrétiennes par 407, en considérant que le scribe aurait dû écrire *quadringentas septem* au lieu de *quadraginta septem*, ceci serait satisfaisant sur le plan paléographique « but it would give only 407 Christian families in Malta as against 203 in Gozo ; it would leave the Christian families on Malta in a minority of 407 against 681 Muslim families there » (Luttrell (Anthony), 1997, *op. cité*) et, compte tenu du fait que l'île de Malte devrait compter une part élevée d'administrateurs et d'immigrants « 407 Christian families for Malta would be too low » (*ibid.*). Etablir à 747 le nombre de familles chrétiennes serait, à ses yeux, très satisfaisant (« very satisfactory ») car les ratios Malte/Gozo et Chrétiens/Musulmans correspondraient aux pré-supposés (« that would result (...) a Christian majority in Malta » (*ibid.*)), mais l'auteur élimine cette hypothèse non satisfaisante sur le plan de la paléographie pour proposer, *in fine*, 1 047 familles chrétiennes, arguant que le copiste a oublié d'inscrire un *m* (mille) après « christianorum »... Ainsi, selon lui, « the resulting figure of 1 047

---

<sup>1</sup> A. LUTTRELL, 1975, *op. cit.*

Christian families on Malta would produce a slightly higher proportion of Christians to Muslims in Malta, at 1,5 to one, than on Gozo, at 1,3 to one, *as could indeed have been the case* » (*ibid.*, souligné par moi). En rehaussant ainsi artificiellement la population chrétienne afin qu'elle surpasse nettement la population musulmane il est certain que l'on fournit des arguments pour la « fabrique de la Malte chrétienne », ce *Making of Christian Malta* de l'auteur, publié en 2002 chez Ashgate Publishing et republié en 2018 chez Routledge, mais les arguments avancés permettent-ils sérieusement d'étayer les résultats de ce « redressement » ? Par ailleurs, un multiplicateur est proposé pour évaluer le nombre d'habitants : il est établi par Luttrell à 4, alors que Peri (Illuminato), 1978, *Uomini, città e campagne in Sicilia dall'XI al XIII secolo*, Laterza, 384 pages, suggère 3,5, Bresc (Henri), 1986, *op. cit.*, une valeur élevée de 5,3 et Abela (*cf. infra*) 3,5. Ce multiplicateur est appliqué de la même manière pour chaque communauté.

Après les suggestions correctives indiquées, (147, 407, 547, 747, 1 047, 2 047), mais sans allusion aux valeurs intermédiaires, Luttrell retient donc 1 047. Le tableau pourrait être « redressé » ainsi (tableau 2) :

Tableau 2. *La population de l'archipel selon l'appartenance religieuse en 1240 : estimation « redressée » par Luttrell.*

Feux (familles)	Chrétiens	Musulmans	Juifs	Total
Malte	1047	681	25	1753
Gozo	203	155	8	366
Archipel	1250	836	33	2119

Source : Luttrell, 1975, d'après Gilibertus Abbate, modifié

Le ratio île de Malte/Gozo serait peut-être plus crédible et l'archipel aurait une population totale de quelque 8 000 - 10 000 habitants<sup>1</sup>, dont 7 à 8 000 pour l'île de Malte. Il ne peut s'agir que

<sup>1</sup> ABELA (647) *op. cit.*, fournit, pour chaque *rahal* (mais pour quatre siècles plus tard que le décompte de Gilibertus) son nombre de feux (*fuogi*) et ses habitants (*anime*, âmes) : la moyenne s'établit à 3,5 habitants par feu. Quelles que soient les données effectives, le stock humain demeurerait très modeste et le nombre d'hommes adultes devait être réduit.

d'une approximation, peut-être élevée. Cette nouvelle lecture – bien hypothétique –, du dénombrement de l'abbé Gilbert ne permet pas, pas plus que pour la précédente, d'estimer le nombre de convertis qui auraient basculé de l'islam au christianisme.

Nous disposons d'un extrait de registres certainement incomplet mais pour lequel nous n'avons aucune possibilité scientifique pour le modifier ; peut-être y avait-il plus de chrétiens que de musulmans, peut-être y avait-il encore plus de musulmans que de chrétiens que ce que nous livre le document original de Gilibertus Abbate. Gozo a connu une trajectoire démographique strictement inconnue puisqu'il n'est presque jamais fait état de cette île dans les chroniques. Le nombre de musulmans refluant de Sicile vers Malte, en particulier lors de leur répression par Frédéric II, est totalement inconnu<sup>1</sup>, tout comme le nombre d'esclaves présents dans les îles. Luttrell concède, dans le même texte, qu'au douzième siècle Malte était, à la différence de la Sicile, exclusivement musulmane (« It seems probable that Malta, unlike Sicily, was almost exclusively Muslim during the twelfth century », Luttrell, 1997, *op. cit.*) : 40 ans plus tard l'archipel serait devenu très majoritairement chrétien ? Mieux vaut accepter notre ignorance sur ces faits démographiques et apprécier avec prudence cet extrait de registres sans lui apporter quelque modification que ce soit.

Au cœur du Moyen Age, les habitants de l'archipel maltais et en particulier ceux de l'île de Malte étaient chrétiens puis musulmans, musulmans ou (et) chrétiens, musulmans puis chrétiens, mais tous de langue arabe, à l'exclusion, peut-être, des officiers et de la garnison venue de Sicile.

### ***Matrices locales et vent du large.***

Les îles de Malte sont donc ballottées entre l'élaboration et l'évolution de structures endogènes – pouvoirs locaux, rapport des populations au sol, organisation de l'espace, type d'activités etc. –,

---

<sup>1</sup> « Given the Ferocity of Frederick II's Persecution of the Sicilian Muslims, it is possible that some of them fled to Malta » (A. LUTTRELL, 1997, *op. cit.*).



et les apports et les sollicitations de l'extérieur, qu'il s'agisse de populations immigrantes ou de départs vers l'étranger, de contrôle par l'étranger, d'inscription dans la Grande Histoire et donc d'emprunts plus ou moins assimilés, plus ou moins acceptés. Cette double facette est commune à toute entité territoriale, avec des degrés qui varient. A Malte, l'intensité de ces deux volets est forte. Les influences venues d'horizons lointains sont puissantes. Elles ont joué un grand rôle dans la participation de Malte à l'histoire de l'Humanité. Elles sont fortes en raison de la situation de l'archipel, point à contrôler pour qui veut maîtriser la Méditerranée et les échanges qui la traversent : des Phéniciens qui reliaient Tyr à Cadix aux porte conteneurs géants qui tracent leur route de Shanghai à Rotterdam, la logique est la même et Malte, ombilic de Méditerranée, est incontournable. Cette ampleur du rôle historique de Malte, prise dans le flot des actions de thalassocraties, de grands empires et de grandes Nations, est, souvent, ce qui est mis en avant de l'histoire de l'archipel, et parfois même, exclusivement. C'est le vent du large, ce « gouvernement par d'autres » comme l'écrit joliment Renée Rochefort en 1961, pour la Sicile voisine<sup>1</sup>.

Mais limiter l'histoire de Malte à son rôle de comptoir, de forteresse ou de garnison, serait minorer une entité territoriale spécifique qui, contre vents et marées – et les vents et les marées ont souvent déferlé sur l'archipel en force 12 -, s'est construite, s'est organisée et dont beaucoup d'aspects constitutifs demeurent encore aujourd'hui.

L'identité maltaise est composite. Les emprunts humains ont été nombreux tout au long des siècles. De par sa position, Malte est pleinement méditerranéenne, mais elle est donc, aussi, délibérément duale, européenne et nord-africaine, « occidentale » et « orientale ». Les Maltais sont catholiques et arabes, de religion catholique et de langue arabe. Si la religion catholique est très peu écornée par l'existence d'infimes minorités religieuses, la langue arabe a été altérée d'emprunts de langues latines. Les différents qualificatifs ne sont ni superposables ni opposables : l'Europe est loin de n'avoir

---

<sup>1</sup> Renée ROCHEFORT, *Le travail en Sicile*, PUF, 1961, 363 pages.

que des racines chrétiennes, le monde arabe a, pour partie, des racines non arabophones, le christianisme et l'islam ne sont pas, chacun, monolithiques, l'Occident et l'Orient sont des constructions intellectuelles farcies de stéréotypes et les équations « Occident = moderne »/ « Orient = traditionnel » pouvaient être inversées au haut Moyen Age. Malte a donc été souvent sur une marche : marche des Phéniciens et des Carthaginois, levantins et africains, et marche de Rome et de Byzance, européens et levantins, marche des Aghlabides et des Fatimides vis-à-vis des Chrétiens, catholiques de Rome et orthodoxes de Byzance, marche de la chrétienté vis-à-vis de l'empire ottoman et des Etats barbaresques. Cette position de « marche », dont les limites se sont déplacées, implique des contacts – violents et pacifiques, politico-militaires et culturalo-commerciaux - et laisse des traces sur le sol et dans les mentalités.

Aux côtés du vent du large, qui va imprimer de belles pages maltaises et inscrire son empreinte indélébile, quelle est la spécificité locale de ces îles ? Quelles sont leurs matrices, leurs cellules de vie qui ont contribué à construire le peuple maltais et que celui-ci a édifiées ? Quelle est l'architecture sociétale et territoriale de ce petit peuple, étonnamment petit par le nombre d'hommes, étonnamment grand par son rayonnement et son prestige ?

***Le maintien de la dispersion des habitats permanents et temporaires et de populations semi-nomades : la charpente des rahal-s***

L'une des particularités, tient, pour des îles minuscules, à la dispersion extraordinaire de l'habitat. La population de Malte est dispersée en de nombreux hameaux et villages et l'appartenance chauvine à ces micro-localités est demeurée vive. Il y a là une structure de base qui n'a guère été émoussée par le temps. Au départ étaient les *rahal-s*. De ces bergeries et campements disséminés dans l'île de Malte sont nés plusieurs dizaines de lieux de vie, au total pas loin d'une centaine avant les plaies des XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles (pestes, invasions). Malte avait conservé un nombreux habitat ouvert alors que, depuis des siècles, en Europe et en Méditerranée, l'habitat se resserrait et se fortifiait (*incastellamento*), autoritairement ou spontanément, à la fois pour des raisons de

sécurité et en conséquence du développement des *latifundia*<sup>1</sup>. A Malte, le resserrement de l'époque moderne, consécutif à l'abandon de plusieurs *rahal-s* n'aboutit cependant pas à un regroupement drastique : de nombreux villages, peu peuplés, subsistent. Ces cellules rurales et leurs finages, centrées sur leur lieu de culte, animées par les curés et les notaires, usant d'une langue commune, le maltais, constituent le creuset de l'humanité maltaise. Elles ont conservé leur nom originel sous la forme du diminutif *hal*. Une seule ville forte, Mdina dotée d'un faubourg (*rbadh*, Rabat) regroupait l'essentiel de l'aristocratie insulaire, tandis qu'une grande partie des notaires demeurait dans les *rahal-s*. Ceux-ci couvraient uniquement une grande partie de l'île de Malte, à l'exception du Nord de l'île, et l'île de Gozo ne comptait pas de *rahal* elle non plus.

L'évolution qu'il est possible de suivre, à compter du XV<sup>e</sup> siècle, à partir des données relatives aux contingents de la milice (*militia*) et de la corvée (*angara*) ainsi que de la naissance des paroisses, se traduit par une rétraction avec l'abandon, total ou partiel, de certaines localités. On peut distinguer différents types de ce que Blouet appelait des « villages abandonnés », terminologie

---

<sup>1</sup> A l'inverse de la Sicile voisine installée pour des siècles dans la féodalité et où les fiefs se multiplient, à Malte, les fiefs ont été très peu nombreux, de petite taille et presque uniquement répartis au Nord de l'île de Malte, là où il n'y avait, apparemment, jamais eu de *rahal*. Le regroupement de l'habitat maltais est beaucoup plus endogène et procède principalement du renforcement de quelques grands *rahal-s*, à l'économie diversifiée, qui surclassent les petits hameaux dont beaucoup dépérissent et disparaissent. En Sicile, avant 1250, la propriété féodale génère la disparition des casals/*rahal-s* : « c'est la fin du cycle des casaux, ces communautés petites, dispersées, dans la dépendance de chefs-lieux, et c'est le retour à la concentration des « terres » principales » (H. BRESCH, 1986, *op. cit.*) ; l'habitat ouvert dispersé et intercalaire fait place à l'habitat fermé en gros villages fermés séparés par d'immenses champs de blé. La Sicile aurait compté 1 200 casaux/*rahal-s* en 1250, près de 600 en 1282 et une centaine au XIV<sup>e</sup> siècle, alors qu'à Malte, le resserrement de l'habitat par absorption-disparition de *rahal-s* est beaucoup plus tardif et ne procède pas d'un développement des fiefs, les deux îles ayant connu une trajectoire rurale divergente.

reprise par Wettinger, mais qui n'exprime qu'approximativement une réalité plus complexe. Il est en effet possible de distinguer des groupements humains de très petite taille qui, effectivement, disparaissent totalement : c'est le cas, par exemple du *rahal kbir*, entre Siggiewi et Qrendi, qui, malgré son nom – le « grand *rahal* » –, n'a pas laissé de traces dans le paysage ni dans la toponymie. Il a été abandonné, les constructions, maisons, mosquée, église, tombées en ruines, ont disparu. Ce *rahal* ne comptait, d'après les listes des contingents de la milice que 16 miliciens en 1420. A proximité, le territoire du *rahal xluq*, *rahal* qui lui aussi ne comptait que 16 miliciens et qui, également, disparaît, conserve jusqu'à nos jours son nom (Ta'haxxluq) et sa chapelle. Dans d'autres cas, le village ou hameau initial n'apparaît plus dans les listes de milice ou de corvée, mais les bâtiments subsistent, peut-être avec leur population, le tout étant administrativement rattaché à une autre localité. C'est le cas de nombreux *rahal*-s proches de Zabbar, Zejtun, Gudja ou Zurrieq, par exemple, dont la toponymie a conservé le nom (dont les *rahal*-s Sajd, Bidni, Tnin, Gawhar ou encore Bir Miftuh qui n'était pas qualifié de *rahal* en tant que puits). Ceux-ci ont pu demeurer avec des habitats temporaires tandis que les populations mouvaient vers d'autres terroirs moins épuisés, plus avantageux ou plus sûrs.

L'évolution des *rahal*-s, depuis la station de pasteurs jusqu'au gros bourg rural peut être schématisée par la figure 4. Sur celle-ci, ont été représentées quatre phases qui scandent le passage d'un élevage extensif, presque exclusif, à un élevage marginal voire relique.

- Dans un premier temps (fig. 4a), après que Malte ait été désertée et sporadiquement occupée par des pasteurs, l'espace est parcouru, sur de longues distances, par le cheptel et les bergers. L'habitat est formé de huttes démontables - et peut-être de tentes - transportées de stations en stations. Un piquetage de *girna*, d'abris de pierres sèches commence sans doute à consteller le paysage maltais. Dans ce premier moment, la population est très peu nombreuse puisqu'elle commence à peine à se reconstituer à partir de quelques rares apports depuis l'Afrique du Nord et la Sicile. Les installations humaines – *rahal*-s - campements de pâtres -, ne

comptent, chacun, qu'un nombre très réduit d'individus, voire de familles. Ces *rahal*-s - campements portent un nom souvent lié à une caractéristique naturelle (*rahal* Zebbug : le campement de l'oléastre, *rahal* Xluk : le campement du vent du Sud-Est, etc.) ou à un nom de personne ou de groupe (*rahal* Armanin : le campement des Arméniens, etc.) ou d'animal (*rahal* Hanzira : le campement de la truie, etc.) et ces lieux-dits vont conserver ces appellations.

En s'inspirant de nombreux travaux sur le pastoralisme, on a schématisé sur la figure trois groupes humains qui font pâturer leurs bêtes sur trois portions (A, B et C). associant des mouvements d'une certaine ampleur, de campements en campements, sur une aire de quelques centaines d'hectares, et, autour de chaque campement, des déplacements à courte portée, de l'ordre d'un demi kilomètre de rayon, soit une aire de l'ordre 63 ha en moyenne autour de chaque campement, comme on l'a vu plus haut. Le schéma théorique se limite ici à 14 campements dont 3 pourraient avoir un caractère saisonnier lié à des conditions climatiques, hydrologiques et édaphiques particulières, les 11 autres étant en intercalaire. Quelques cultures itinérantes peuvent accompagner les mouvements des troupeaux tandis que les familles qui accompagnent le bétail peuvent s'adonner à la cueillette d'olives ou de figes, selon les saisons.

- La seconde phase (fig. 4b) connaît une intensification pastorale avec une augmentation plus ou moins sensible des groupes humains et de leurs troupeaux. Pour quelques *rahal*-s, un début de dédoublement de l'habitat apparaît avec le maintien des *rahal*-s - stations, sous hutte et, peut-être, tente, et un *rahal* où une partie du groupe humain et une part du cheptel demeure désormais constamment. Une agriculture-arboriculture commence à se développer autour de ce point fixe. Des petits *rahal*-s - campements, parfois trop proches de ces points de début de sédentarisation, peuvent ne plus être fréquentés et disparaître.

- Un troisième temps (fig. 4c) est caractérisé par la vague de repeuplement de Malte sous les Fatimides : une population plus nombreuse avec ses esclaves vient grossir les contingents des *rahal*-s initiaux. En même temps une « politique » de sédentarisation favorise la structuration de quelques localités où l'habitat sédentaire

se développe avec un début de diversification des fonctions.  
L'agriculture de ces *rahal-s* - villages en fait autant, provoquant une rétraction des pâtures et l'abandon de nombreux *rahal-s* - stat

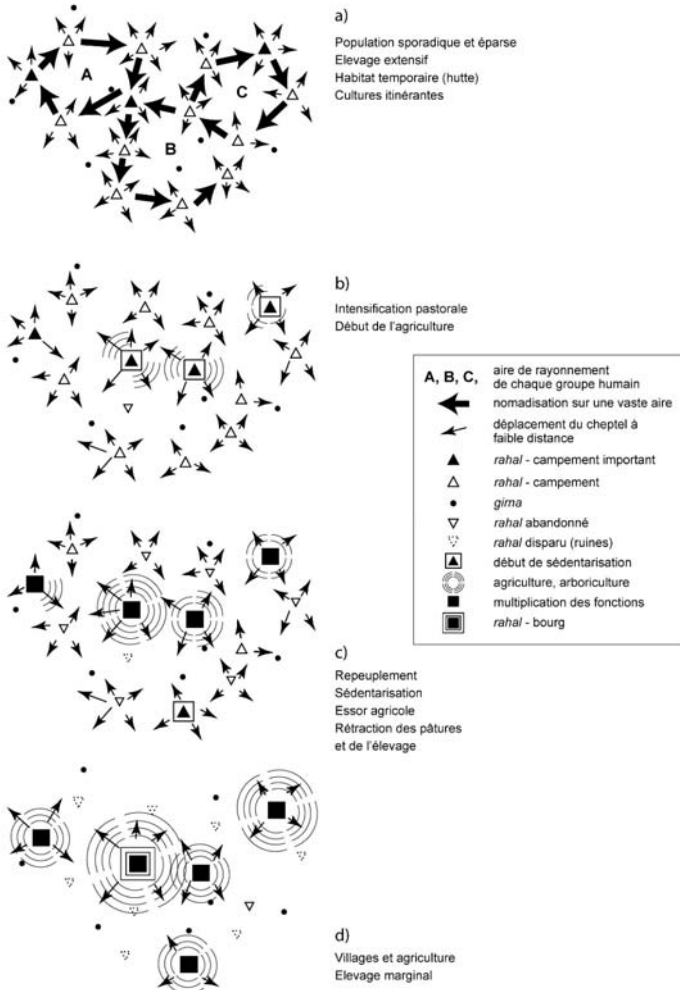


Figure 4 : Du *rahal*, station de pasteurs, au *rahal* bourg rural.

- En phase 4c, plus tardivement, les *rahal*-s - campements ont, tous, été abandonnés, beaucoup ont disparu. L'itinérance des hommes et des bêtes se limite désormais à des mouvements de troupeaux et de leurs bergers à partir des *rahal*-s - villages vers les terrains de pâture ; les déplacements de familles avec démontage et remontage de huttes et peut-être de tentes ne sont plus qu'un souvenir. Seul subsiste le nom initial du *rahal*, qui devient un lieu-dit, de ces lieux de campement non habités ou sur lesquels ne demeurent que quelques individus. Les *rahal*-s - villages s'étoffent avec, compte tenu de l'augmentation de la population, une mise en valeur agricole de plus en plus étendue et intensive, provoquant une rétraction systématique des espaces pâturés avec l'édification du bocage maltais. Les fonctions villageoises se diversifient, en particulier pour le bourg qui devient un marché local pour l'ensemble des territoires avoisinants et le lieu d'implantation d'activités commerciales, artisanales et de services ainsi qu'un foyer de rayonnement culturel pour sa micro-région.

Ce système, à dominante rurale, va essentiellement fonctionner dans le cadre exigu de la Malte médiévale, sans grands apports et relations avec l'extérieur, si ce ne sont les liens de la petite élite de Mdina avec l'extérieur, les flux d'immigrants et d'émigrés et les livraisons nourricières, principalement de blé de Sicile, lors des années de disette. C'est, en tout cas, une configuration totalement différente de celle qui prévalera ultérieurement, à partir du XV<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècles, avec l'extraordinaire croissance urbaine des Trois Cités puis de la conurbation de ports, et l'extraversion de l'économie maltaise. Au système auto-centré et polarisé par de multiples *rahal*-s - bourgs ruraux dont il vient d'être question, se substituera un système centre-périphérie aimanté par La Valette et ses ports. Mais encore à l'époque moderne, le système *rahal* subsistera, à l'ombre, certes, des pouvoirs installés à La Valette, deux systèmes spatiaux cohabitant alors, jusqu'à nos jours.

### « *L'encellulement* ».

On demeure, aux XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles, pour l'île de Malte, en des temps où les populations s'inscrivent dans des aires géographiques

sans que les *biduini*, les « bédouins » ou paysans, soient encore tous attachées à un lieu fixe. Avant qu'il y ait eu abandon complet pour des regroupements dans des *rahal*-s plus grands, les éleveurs et agriculteurs ont conservé à la fois leur localisation initiale - de petits *rahal*-s -, et la fréquentation de ce qui deviendra, peu à peu, des bourgs ruraux.

On retrouve ainsi, dans cette phase de transition, du nomade au sédentaire, du berger à l'agriculteur, de la maison et du hameau au village, le processus de l'« encellulement » médiéval mis en exergue par Robert Fossier<sup>1</sup>. Mais, à la différence de l'Europe qui connut cette évolution dans son enfance, à savoir aux X<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècles, à Malte le processus est décalé dans le temps et ne s'amorce qu'au XIV<sup>e</sup> pour se confirmer aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, avec la concentration de la population dans les gros villages (*rahal*-s/casals)<sup>2</sup>. Les intermèdes arabe, normand et souabe et la période qui succède n'ont pas été propices à cette révolution sociale qui rassemble les hommes dans des villages et des paroisses.

Pendant des siècles, les Maltais, « *mudejars* » et chrétiens, « autochtones » et immigrés, libres et esclaves, ont continué à se mouvoir d'un *rahal* à un autre,

Par ailleurs, en ces temps d'incertitude, une part de la population vit dans des grottes et plusieurs des premières églises et des premiers monastères (tel Abbatija ta Dejr, monastère qui réutilise d'anciennes catacombes) sont creusées dans le roc voire troglodytiques, tout comme quelques-uns de ces *rahal*-s qui se limitaient à quelques grottes abritant les hommes et les animaux (étable, bergerie, écurie).

---

<sup>1</sup> Robert FOSSIER, *Enfance de l'Europe. Aspects économiques et sociaux. Tome I – L'homme et son espace*, PUF, 1989, 689 pages.

<sup>2</sup> C'est la vitalité de ces gros bourgs ruraux et ce basculement entre deux systèmes spatiaux (le « système *rahal* » et le système centre-périphérie aimanté par la conurbation des ports) qui m'avaient impressionné lors de mes premiers séjours à Malte : cf. J.-M. MIOSSEC, « L'espace maltais : évolution et problèmes », *BAGF*, 427, 1975, pp. 233-239, du même, « Malte », *Encyclopaedia Universalis*, 1984, pp. 697-610.



Il faut se souvenir, aussi, que les îles sont très peu peuplées, au total une dizaine de milliers d'habitants, peut-être moins.

A partir du moment où Malte se (re)christianise, l'édification des églises est l'élément culturel et culturel clé. Beaucoup de *rahal-s* disposaient d'un petit lieu de culte, d'une chapelle voire d'une véritable église dont quelques-uns étaient totalement ou partiellement souterrains, dans la lignée des nombreuses catacombes de l'île : Mario Buhagiar<sup>1</sup> a listé pas moins de 29 églises souterraines au moment de la "re"christianisation de Malte. La Grotte des Croix (ghar tas-Slaleb), initialement appelée ghar Hanzir, la grotte du sanglier, proche de Qormi est l'un des lieux saints souterrains parmi les plus grands de l'île ; ses parois ont été creusées afin de donner une allure cannelée qui suggère les piliers d'une église. Mais la majeure partie des habitants résidait au grand jour : le *rahal baqqari* (« le hameau des vaches »), au Sud-Est de Zurrieq, était doté de deux églises accolées, Sainte Marie et Sainte Catherine dont il ne reste que des ruines. A proximité de Qrendi, à *Hal Millieri* pas moins de quatre églises (La Visitation, Saint-Michel, Saint-Jean, l'Annonciation) ont été identifiées, pour une localité qui, avec une quinzaine de miliciens ne devait pas avoir une centaine d'habitants. Peut-être que ces chapelles accolées, édifiées aux tous débuts de la christianisation post-islamique de Malte, étaient au point de contact de différents finages et terrains de parcours de groupes humains pour lesquels ces lieux de culte étaient, aussi, des emplacements de sépultures communes.

Dans tous les cas, la christianisation s'est insinuée partout : aujourd'hui encore, le paysage maltais, outre les imposantes églises baroques des grands *rahal-s* et des villes, est constellé d'une multitude de petites églises et de chapelles, dont beaucoup sont anciennes et certaines en ruine : elles sont dispersées dans les interstices laissés entre les villages, lieux de culte abandonnés ou pérennes qui s'ajoutent à ceux des abords des localités et des villages eux-mêmes. L'inventaire dressé par Pietro Dusina en 1575

---

<sup>1</sup> Mario BUHAGIAR, « Medieval churches in Malta », in A. LUTTRELL (ed.), *op. cit.*, 1975, pp. 163-180.

dénombrer un total époustouflant de 430 églises et chapelles dans l'archipel, soit, si la population atteignait 20 000 âmes, une église pour moins de 50 habitants<sup>1</sup> !

La pérennisation du rôle des *rahal*-s maltais se traduit aujourd'hui par l'intensité des liens sociaux en leur sein, éléments identitaires qui se traduisent, en plus du maintien d'une certaine endogamie, par la permanence des spectaculaires fêtes patronales (*festa*) qui s'y déroulent régulièrement. On doit à Jérémy Boissevain<sup>2</sup> une analyse serrée des entrecroisements entre appartenance à un Saint Patron du *rahal*, fêtes patronales avec leurs floraisons de feux d'artifice pour chaque village, existence d'un *band club* actif, animation des cafés et projection, au niveau de la politique locale. Ceci provoque, généralement, sous l'influence des deux partis opposés (nationaliste et travailliste) un dédoublement de cette appartenance aboutissant à une véritable *açabiyya* duale (*festa partiti*) : dans chaque village, sauf quelques rares exceptions, deux Saints Patrons, avec deux

---

<sup>1</sup> On rapprochera cette densité de celle des mosquées de l'île de Jerba en Tunisie : Salah Eddine Tlatli en dénombrerait 280 en 1938, ce qui donnait « la proportion très honorable d'une mosquée pour 150 habitants » (Salah Eddine TLATLI, *Djerba et les Djerbiens. Monographie régionale*, Aloccio, [1938] 1942, 213 pages). Le ratio est encore plus favorable puisqu'il conviendrait d'exclure les enfants en bas âge. Notons qu'à Jerba comme à Malte, de nombreux lieux de culte sont dispersés en pleine nature, en pleine solitude, éloignés de tout habitat. Sur les évaluations – contradictoires –, de la population de Malte aux XVI<sup>e</sup>, XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, cf. S. FIORINI, *Malta in 1530 et Demographic growth and the Urbanization of the Maltese Countryside to 1798*, in Victor MALLIA-MILANES, *Hospitaler Malta 1530-1798*, Mireva, 1993, pp. 111-198 et 297-310 et J.-M. MIOSSEC, à paraître, *Malte et les Maltais. Géographie et histoire d'un Etat européen-méditerranéen dans la mondialisation*, L'Harmattan. On dénombre de nos jours 359 églises à Malte.

<sup>2</sup> J. BOISSEVAIN, *Saints and the Fireworks : Religion and Politics in Rural Malta*, Progress Press, [1965] 1993, 187 pages ; du même, *Hal Farrug*, 1969, *op. cit.* ; du même, *Friends of Friends. Networks, Manipulators and Coalitions*, Blackwell, 1974, 285 pages ; du même : *Festa Partiti : Parish Competition and Conflict*, in Ronald SULTANA et BALDACCHINO (eds), *Maltese Society. A sociological Inquiry*, Mireva, 1994, pp. 271-284.

« clans » (*partiti*) de fidèles, deux *band clubs*, deux partis politiques, deux cafés et donc deux séries de jaillissements de feux d'artifice, à plusieurs reprises tout au long de l'année et, parfois, des affrontements entre les deux groupes. On y retrouve la classique subdivision opératoire développée par le regretté Michel Seurat<sup>1</sup> entre un lieu où priment les forces centripètes, en faisant une entité « en soi », comme extraterritoriale, et une autre entité territoriale traversée par la société englobante et ses clivages. Pour Jeremy Boissevain, ces scissiparités villageoises à la Clochemerle, ces micro-fractionnements sont caractéristiques de l'identité maltaise qui s'accorche, ainsi, à des solidarités menues, lilliputiennes : « factionalism is one of the dominant cultural themes of Maltese society and, judging by its persistent intensity, it does not seem to be mitigated by either rising prosperity or education »<sup>2</sup>

### ***En guise de conclusion.***

La trame de la répartition des hommes constitue leur cadre de vie et l'une des traces de l'évolution de leur société, donc de leur mémoire et de leur patrimoine.

A Malte, le *rahal* témoigne de la rupture fondamentale de 870 : l'archipel est vidé totalement de sa population et devient un vaste *saltus* que quelques rares groupes humains, issus du monde arabe, vont parcourir avec leurs troupeaux. A ce maigre stock humain qui se répartit en une multitude de campements initialement provisoires, les *rahal*-s, s'adjoint, moins d'un siècle plus tard (vers 1053) un repeuplement avec (re)création d'une ville et de son faubourg, une sédentarisation progressive des populations et un resserrement de l'habitat rural en bourgs, tout en conservant l'habitat intercalaire, dispersé. Cette tendance va se renforcer avec

---

<sup>1</sup> Dans ses travaux sur la ville arabe et orientale (entre autres : Michel SEURAT, « Le quartier de Bâb Tebbâné à Tripoli (Liban) : étude d'une 'asabiyya urbaine », in *Mouvements communautaires et espaces urbain au Machreq*, CERMO, 1985, pp. 45-86) il opposait la vision de Philippe Weulersse sur la ville « extraterritorialisée » à la conception d'Ira Lapidus sur la ville traversée par les clivages de la société.

<sup>2</sup> J. BOISSEVAIN, 1994, *op. cit.*

la fin de l'occupation fatimide et les occupations normande et souabe et jusqu'à l'arrivée des Chevaliers de l'Ordre des Hospitaliers de Saint Jean de Jérusalem. Le maillage territorial conforte alors les gros *rahal*-s devenus bourgs ruraux, aimantés par leur église massive, bourgs qui commandent à des *rahal*-s de moindre importance mais constituent ainsi un tissu autochtone qui perdure jusqu'à nos jours. Renversant l'espace en le commandant à partir de la conurbation des ports, les chevaliers de Malte et les pouvoirs qui leur succéderont n'oblitéreront pas pour autant le canevas de *rahal*-s qui demeure parmi l'un des plus puissants éléments identitaires de cet archipel lilliputien.

La trame territoriale ainsi héritée, forme le cadre d'un espace perçu et vécu de tous les jours avec ses repères et sa symbolique. L'ubiquité de la toponymie arabe s'ajoute à ce repérage familial. L'ensemble s'inscrit dans un contexte de communication par le biais d'une langue à dominante sémitique, semblable par la partie de son parler arabe à celle des noms de lieux. Le tout constitue une ambiance spatio-culturelle ou géo-sociétale qui est l'un des plus profonds ancrages identitaires de Malte et des Maltais.